

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

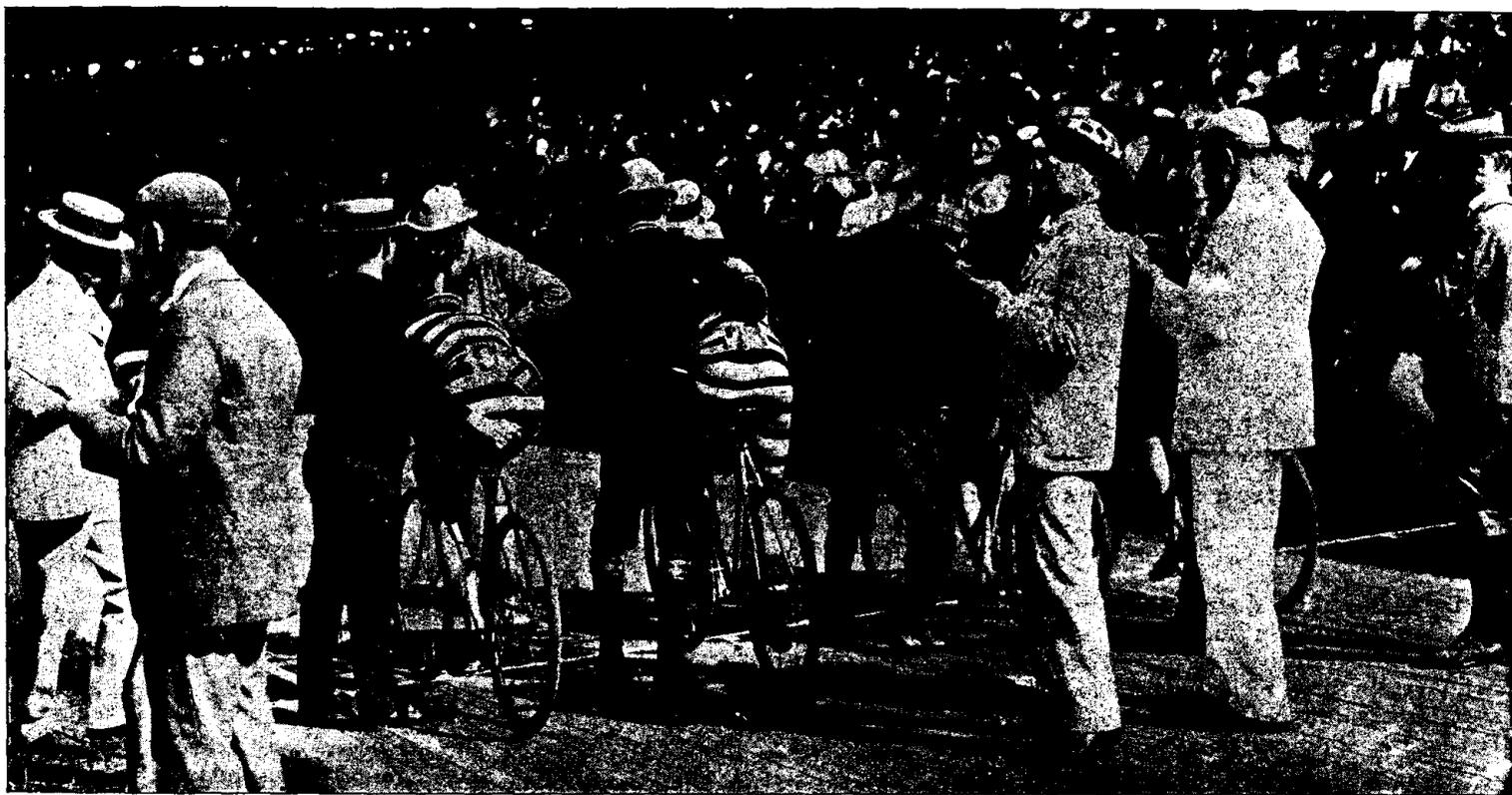
16^{ME} ANNÉE, No 798.—SAMEDI, 19 AOUT 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

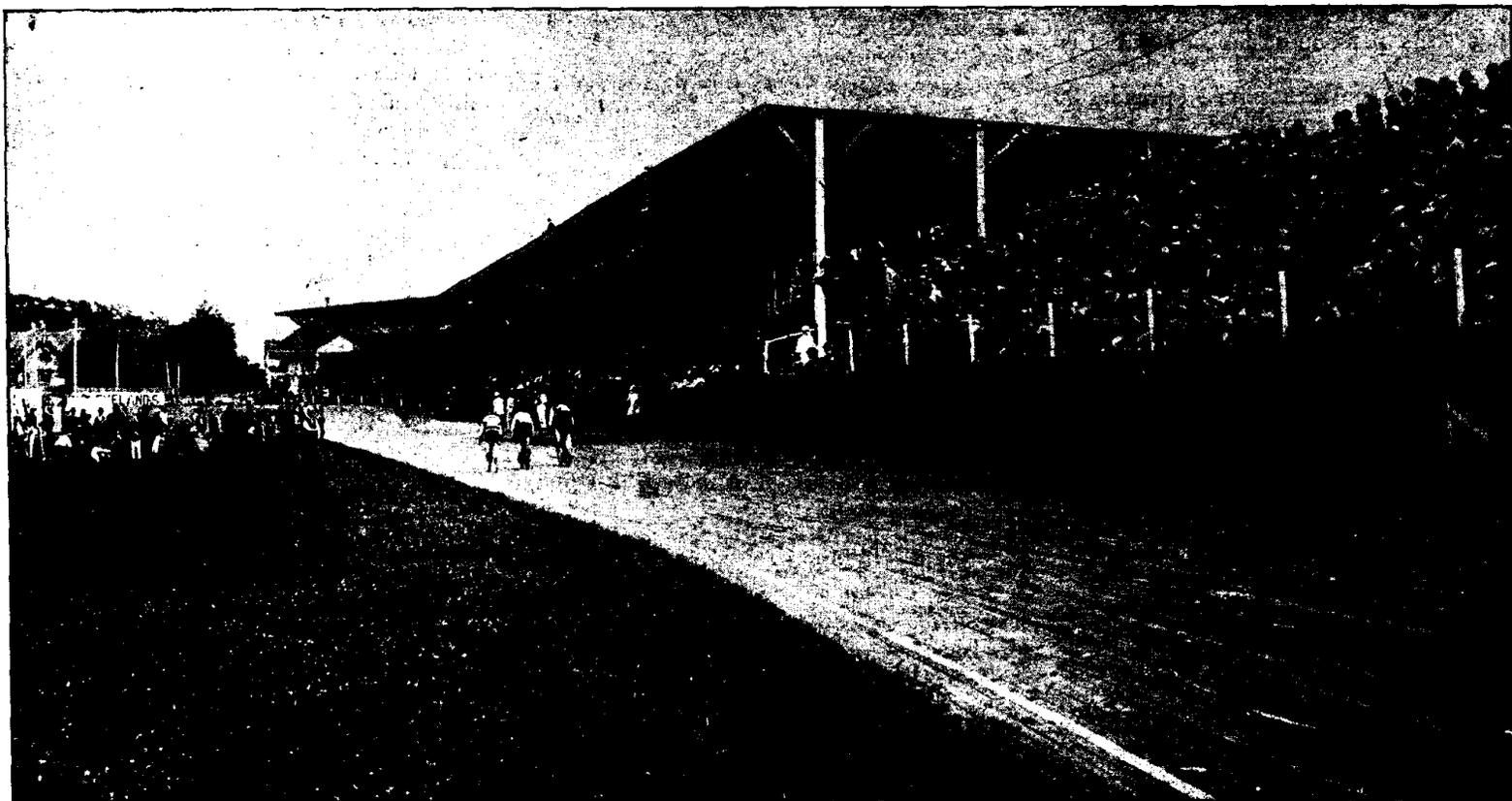
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Le départ



Vue de la grande estrade et arrivée des coureurs

Photos J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

MONTREAL.—COURSES INTERNATIONALES DE BICYCLISTES AU QUEEN'S PARK

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 AOUT 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Bibliographie, par Jean.—Poésie : A mon canot, par A. Pelletier.—Une page d'histoire bretonne, par A.-H. de Trémaudan.—Pour les jeunes filles, par M. C...—Mort du Tsarowitz.—Science médicale.—Mariage princier.—Sauvetage, par Montjoyeux.—En butinant.—Grêle et artillerie, par H. de Parville.—Propos du docteur.—Poésie : Août, par P. Harel.—Les Philippines, par H. Turot.—Légende, par Vulcain.—Notes historiques.—Le beau blé, par J. Renard.—Carnet de la cuisinière.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Devinette.—Renseignements divers.—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Les courses internationales de bicyclistess au Queen's Park, Montréal : Le départ ; Vue de la grande estrade et arrivée des coureurs.—Portraits : Le grand-duc Georges de Russie ; La duchesse Jutta de Mecklembourg-Schwerin ; Le prince Danilo, de Monténégro ; E.-Z. Mas sicotte.—La catastrophe de St-Polycarpe.—A travers les Philippines.—La poupée malade : Visite du docteur. Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

—Au feu !... au feu !...

La salle était pleine de spectateurs quand ce cri sinistre retentit. Aussitôt, chacun de se lever avec effroi, de bousculer son voisin, même de le frapper, de l'écraser en s'écrasant soi-même pour fuir, avoir la vie sauve.

La panique s'était emparée de tous et, comme dans une retraite, une déroute, les plus forts, les plus courageux ont la frousse, deviennent faibles et peureux par la contagion des poltrons.

En un mot, tout le monde s'écrasait, et cependant on ne voyait pas trace de feu.

A la porte de sortie, les curieux, les désœuvrés, les abrités, les courageux qui n'ont rien à craindre ni rien à perdre, criaient stoïquement, les deux mains dans les poches :

—Du calme ! Ce n'est rien ! C'est une panique !...

Affolé, le public sortit en continuant à s'écraser. Les pompiers arrivèrent pour constater qu'il n'y aurait pas de feu mais beaucoup de tués et de blessés...

Un peu de sang-froid eut évité ce désastre occasionné par un poltron qui avait pris le clinquant étincelant du maillot d'une actrice pour un jet de lumière électrique. De ce fait, la ville fut bouleversée, les affaires suspendues pendant quarante-huit heures, et

cet état de choses ne s'arrêta que quand le public eut honte de sa poltronnerie.

* *

Tel eut été le cas de la banque Hochelaga, si des courageux et des vaillants, auxquels nous aimons à rendre publiquement hommage, ne fussent entrés dans la mêlée pour combattre la panique, dont les banques et le public canadien sont sortis plus forts, n'en déplaise aux faiseurs de paniques.

* *

En effet, on dit dans certains quartiers que cette panique a été préparée, travaillée, fermentée par certains individus, ennemis de la race canadienne ; d'autres prétendent que c'est l'œuvre de Juifs qui prêtaient autrefois de l'argent à gros intérêts, œuvre infernale qu'ils ne peuvent plus continuer légalement, mais qu'ils continueront d'une autre manière.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'ils fassent, soyons et restons toujours unis, car ces gens là disposent du nerf de la guerre, c'est à dire de ce puissant moteur qui peut tout faire ou tout défaire.

* *

Après les vacances de nos écoliers qui sont commencées depuis déjà longtemps, nos écoliers politiques vont prendre les leurs.

Ils les ont bien méritées. Si je me permets de les appeler des "écoliers politiques," je crois être dans le vrai, car la politique est une école où l'on apprend toujours quelque chose de nouveau. Entre autres choses, l'élection de Huron Ouest en est une preuve. Mais n'allons pas au fond du plat, et contentons nous de souhaiter de bonnes vacances à ces chers écoliers qui ont bien le droit d'aller dans leurs foyers manger de la "bonne galette canayenne," après avoir mangé durant six mois du *chiard* parlementaire.

* *

Il se publie depuis quelque temps, à Montréal, une feuille de chou que je ne nommerai pas pour ne pas salir ma plume, feuille de chou dont les pourceaux ne voudraient pas manger de crainte de s'empoisonner. Si je me permets d'en parler, c'est que cette feuille est reçue en France ou elle produit le plus mauvais effet ; si je me permets d'en parler, c'est qu'on a déjà arrêté *La Police Gazette*, *The Town Topics*, *La Libre Parole*, qui n'étaient que du *nanan* à côté de cette feuille, si je me permets d'en parler, c'est que les représentants de la loi, qui le sont aussi de la morale publique, la trouveront plus facilement que le meurtrier de la rue Saint-Timothée.

Ce dernier a au moins la pudeur de se cacher, tandis que l'autre salit la vitrine des marchands de journaux et la conscience publique.

* *

On parle beaucoup de colonisation depuis quelque temps. Le sentiment qui anime cette idée est patriotique, mais on en est le côté pratique ? Les gens de la campagne, garçons et filles, sont attirés vers la ville tout comme le papillon est attiré par la lumière, et par contre, les garçons et filles de la ville n'aiment pas la vie des champs.

Ainsi, j'entendais dernièrement une fille de la campagne, habitant la ville, dire à une de ses amies :

—Cite, ma chère, on a du *fun* et des chapeaux à plume.

Un jeune campagnard, charretier, disait aussi :
—Mais tous nos grands hommes viennent de la campagne.

Allez donc, après ça, prêcher la colonisation. A mon humble avis, je ne vois qu'un seul moyen ; c'est d'établir des pénitenciers agricoles ou de faire venir des Doukobors, de par la grâce du Parlement... et les deniers du public.

* *

La noble corporation des Figaros—lisez raseurs— a commencé sa première séance d'examen pour l'ad-

mission, à la pratique du rasage *secundum artem*. Je veux bien croire que c'est utile, mais je doute fort qu'un membre de la savonnette puisse distinguer un *exanthème* d'un *érythème*, un *herpès* d'un *eczéma*, un *psoriasis* d'un *pityriasis*, etc.

Mais passons.

Puisqu'il s'agit d'hygiène, je crois qu'il serait très hygiénique de ne plus se laisser tapoter la figure avec un linge mouillé, mais d'aller directement à la fontaine, au *lavabo* et de se laver à grande eau, ensuite on devrait avoir des fauteuils à soupape, remplis d'air, qui ne garderaient pas la chaleur du dernier postérieur, enfin, je connais des *shops* de barbier, grandes comme un confessionnal, ou il y a six barbiers, dix clients, un cirneur de bottes, et j'en conclus que cela n'est hygiénique pour personne.

Enfin, comme conclusion, je demande que tout barbier qui écorche son client soit condamné à six mois de prison, deux cents dollars d'amende et quatorze ans d'exil, pour me servir de l'expression de M. le juge Riendeau.

* *

Puisque je parle barbier, on me permettra de finir en parlant des gens qui se font couper la moustache.

—Ces chevaliers du *clair de lune*, disait dernièrement une dame, mais ils sont aussi affreux qu'un cheval qui aurait... la queue rasée.



CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 22 juillet 1899.

Depuis quelque temps, déjà, M. le Dr Arthur Rousseau, agrégé de l'Université Laval, de Québec, est reparti pour le Canada.

Le Dr Rousseau est retourné à Québec où il va établir, pour l'Université Laval, un laboratoire de bactériologie et de chimie. Et il donnera des cours particuliers sur ces matières.

Pendant ses derniers six mois de séjour à Paris, le Dr Rousseau a spécialement étudié la bactériologie, la tuberculose et toutes les maladies de l'estomac.

Faire des éloges du Dr Rousseau ne dirait rien de nouveau aux clients qui le connaissent déjà, et son savoir et ses talents suffisent à le poser dans l'esprit de ceux qui n'ont pas encore bénéficié de sa science.

Beaucoup d'amis étaient allés saluer, à leur départ, M. et Mme Arthur Rousseau, née Bernadette Landry.

M. et Mme Rousseau ont emporté, en partant, tous nos souhaits les meilleurs.

* *

Notre ami, l'excellent poète, Jean Sévère, vient de publier un livre très intéressant : *Vers la Lumière*.

Vers la Lumière est un drame en deux tableaux.

L'auteur montre les tristesses de ceux qui sont privés de la lumière du soleil, de la vue des étoiles du ciel bleu et de toutes les beautés qui sont dans la nature. Ce sont des aveugles qui se parlent et qui se confient leurs peines. Il y en a qui ont vu toutes les laideurs humaines et qui s'en souviennent plus que des astres radieux ; ce sont des philosophes très humbles qui se consolent par les visions de l'idée. Et les autres, qui n'ont vécu que dans les ténèbres, questionnent les premiers : ils veulent savoir ce qu'ils verraient si leurs yeux s'ouvraient à la lumière.

C'est poignant d'humanité, et la leçon philosophique est très belle.

L'auteur interroge la science future et il espère en elle pour voir à la lumière du soleil les pauvres yeux éternellement endormis. Et l'espoir de l'auteur est d'autant plus grand qu'il constate la marche radieuse et magnifique de la science, depuis un siècle. Il a foi en l'avenir et il prédit les éblouissantes clartés qui jailliront de l'esprit humain.

En saluant, de notre admiration, le sympathique auteur de *Vers la Lumière*, nous croyons, avec lui, qu'il n'est pas impossible qu'il vienne, le jour splendide où la science aura arraché un bandeau de plus au Mystère.

En tous cas, le rêve est souvent utile dans la vie ; et il faut toujours être heureux de le voir surnager au-dessus des malheurs et des tristesses. Et ce rêve d'humanité et d'espoir en la science puissante n'est pas, je l'espère, en route vers la désillusion, mais vers un bonheur qui peut être approché.

* *

Je cueille dans *Les Droits de l'Homme*, de Paris, cette tordante histoire d'une décoration :

Par ce temps de promotions de toutes sortes, les histoires de décorations sont à la mode. Je vous en contais une l'autre jour. En voici une autre. C'est la mésaventure survenue il n'y a pas bien longtemps, — l'histoire ne date-t-elle pas en effet de la dernière promotion ? — à un de ceux dont la boutonnière a été ornée par la munificence de M. le ministre de l'instruction publique.

Un député assez influent d'un département du centre, voulait récompenser un brave cultivateur dont le zèle ne lui avait pas été inutile aux dernières élections. Il demanda donc à son préfet de le comprendre au nombre de ses propositions pour la croix du Mérite agricole. Celui-ci acquiesça d'autant plus volontiers que le brave homme en question était tout à fait digne de la distinction proposée. Outre que c'était un vieux républicain d'un dévouement à toute épreuve, c'est également un agriculteur émérite qui avait, par des expériences concluantes, fait faire de grands progrès dans la contrée qu'il habite, à la viticulture et surtout à l'apiculture qui était sinon ignorée, du moins fort négligée avant lui dans le département.

Malheureusement, le chef du cabinet du préfet en question n'a pas beaucoup d'ordre dans ses papiers. Sans penser à mal il embrouilla tous les dossiers de sortes que notre agriculteur fut porté par mégarde sur la liste des candidats aux palmes académiques. Et il arriva que le député influent ayant appuyé en bloc les propositions honorifiques faites par son préfet, le dit agriculteur fut, en compagnie de quelques professeurs, nommé "officier d'académie."

Quand l'erreur fut reconnue, il était trop tard pour aviser : la nomination avait en effet paru au *Journal officiel*. On laissa donc les choses en l'état. Aussi la nomination dont il s'agit n'avait-elle rien de ridicule. Le nouveau "palmé" n'était certes pas un puits de science, comme on dit, et son bagage littéraire n'était pas bien lourd mais son exploitation rurale était un modèle du genre que les gens de la contrée ne visitaient pas sans profit ; elle constituait donc une véritable "ferme école," et l'on pouvait soutenir sans paradoxe que son propriétaire, en propageant de bonnes méthodes de culture, avait utilement servi "la cause de l'enseignement."

Tout aurait donc été pour le mieux si notre homme n'avait pas été pris d'un subit accès de modestie. Quand il reçut le parchemin qui lui attribuait son brevet, il se refusa à y croire : ayant servi dans l'armée, il sait quelles sont les règles immuables de la hiérarchie. "On s'est trompé, se dit-il, on ne peut pas m'avoir nommé officier du coup. Cela est contraire à tous les règlements. . . Il est donc de mon devoir de rectifier cette erreur."

Il fit ainsi qu'il s'était promis. Et voilà comment il se fait que nous possédons, depuis peu, en France un excellent cultivateur qui possède de belles cartes de visite ainsi libellées :

M. X...

Adjoint au maire de Z...

Membre de l'Académie française

Que vont dire ces messieurs de l'Institut ?

Je vous conterai, un de ces jours, une désopilante histoire, à propos de la décoration d'officier d'Académie d'un canadien demeurant aux Etats-Unis.

Il y a toujours le côté gai des erreurs commises. Et, dans ces choses là, le fantastique peut quelque fois être vrai.

Edouard Brunet

La timidité n'est, au fond, que de l'amour-propre en défiance.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies des plantes canadiennes, 1 vol. in-12, par E.-Z. Massicotte. Boîte 54, Ste-Cunégonde de Montréal.

Avant d'expliquer ce que vaut le nouveau livre de M. E. Z. Massicotte, et ce qu'il peut avoir d'utile pour notre pays, il faudrait dire un mot de l'auteur, de son passé, de ses œuvres, de ses théories et du caractère particulier de son style. Cette appréciation nous ferait mieux voir les qualités dominantes chez M. E.-Z. Massicotte.

Je ne crois pas que M. Massicotte ait jamais publié quelque article nous retraçant ses souvenirs de jeunesse, où nous aurions pu étudier l'évolution de son talent ; mais quoi qu'il en soit, M. Massicotte en littérature a été depuis l'enfance un esprit indépendant, indépendant à l'instar de ceux qui ne veulent subir l'empire de personne et dont le développement manifeste chaque jour plus de personnalité.

M. Massicotte fit partie de la pléiade des jeunes de 1890, de ceux qui ont précédé l'Ecole Littéraire et dont l'éclosion eut tant de retentissement.

Pris par la passion du journalisme, M. Massicotte se lança tour à tour dans la poésie, dans la philosophie, dans l'histoire, fit son droit et nous donna successivement *Une histoire de Sainte-Cunégonde* et un ouvrage synoptique du *Droit civil* où la jeunesse étudiante, puisa de précieux renseignements.

Pendant que son nom passait de bouche en bouche, M. E.-Z. Massicotte avait étudié les maîtres de la littérature contemporaine et s'était déjà fait un caractère personnel, une originalité enfin.



Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

J'imagine que dès lors M. E.-Z. Massicotte dut ressentir une grande allégresse, cette satisfaction qu'éprouve l'homme conscient de lui-même, lorsqu'il parvient à atteindre le but rêvé.

Je me rappelle avoir eu avec lui plusieurs entretiens sur la poésie, sur la versification, sur la valeur des mots et leur consonnance.

Pour lui, la poésie était le libre développement d'une pensée longtemps mûrie, longtemps méditée et prise au sein même de la nature.

La nature, il la voulait entièrement posséder dans son imagination ; ou plutôt, il n'était satisfait que lorsqu'il était devant elle en contemplation ; c'était là toute la poésie.

A cela, il apportait un esprit aux tendances toutes modernes, c'est-à-dire qu'il s'était fait romantique par lui-même et de lui-même, je dirai romantique à la manière de Théophile Gautier ou de Théodore de Banville. Vous souvenez-vous de cette *Valse* qu'il nous lisait tout dernièrement à une séance de l'Ecole Littéraire ?

En relisant cette pièce, je me suis rappelé la pensée de Lebrun : "Les mots peuvent avoir une valeur indépendante de la forme."

En effet, M. E.-Z. Massicotte est un artiste, un peintre si vous le voulez ; un peintre qui pour peindre cherche à évoquer dans son cœur l'image avant de la rendre sur la toile.

Pour lui, la pensée n'est rien si elle ne donne à l'âme toute l'intensité qu'elle comporte ; et pour qu'elle nous donne l'illusion de la vérité, il faut qu'elle soit enluminée des vives couleurs de la consonnance et de la lumière.

Nous voyons par là, que M. E.-Z. Massicotte a une âme très sensible aux impressions extérieures.

Pour lui, les mots sont des images et les circonlocutions des paysages. La langue française, il la regarde comme un immense panorama, laissant se dérouler à nos yeux, quand elle nous berce de ses mélodies, toutes les splendeurs de la nature, avec ses tons variés, ses teintes, ses couleurs, ses enchantements et ses rêveries.

Quand M. Massicotte nous parle de l'amour, il ne répète jamais l'éternelle chanson de ceux qui ne savent pas chanter ; il évoque des images, se crée des milieux, et peint des paysages éthérés où l'amour laisse exhaler ses parfums et nous enivre d'infini, de quelque chose d'insaisissable, et de mystérieux comme l'amour même.

Il n'est pas de son siècle, en ce sens qu'il ne peut croire en la science positive, celle qui veut le terre à terre de la vie. Rien ne l'attire en bas : il est tourmenté par quelque chose d'inconnu, dont il ignore la cause.

* *

En relisant les *Monographies des Plantes Canadiennes*, l'autre jour, toutes ces idées me sont revenues à l'esprit.

Dans la conception, dans le style, dans la pensée, M. Massicotte ne s'est pas beaucoup éloigné de ce que je viens de dire.

Tout d'abord dans la conception, M. E.-Z. Massicotte ne s'est pas arrêté à la connaissance purement scientifique de la botanique.

Quand il nous classe des fleurs, des arbres et des plantes, il s'oublie jusqu'à laisser de côté la science pour nous évoquer quelque souvenir, ou quelque refrain respirant le parfum des fleurs.

Il ne nous parle jamais des plantes sans nous les représenter au milieu d'une prairie, mariant aux décors lointains, leur variété et leur magnificence. Ce qui fait que le livre peut être lu par les personnes sérieuses, aussi bien que par les jeunes gens, qui tous y sauront trouver leur intérêt.

Quant au style, M. Massicotte est resté le même que nous l'avions connu jadis.

Voyez-le dans l'expression des mots et des phrases, il ne manque jamais d'évoquer chez nous quelque image, quelque souvenir, et même quelque fois toute une pensée dans un mot mis à la bonne place.

Il ne parle pas, il peint et il peint avec conscience et sûreté.

C'était bien du reste, ce qu'il fallait pour le genre de livre que M. Massicotte écrivait. Les froides théories de la science eussent rendu l'ouvrage monotone et prolixe ; mais de la manière dont il l'a écrit, l'auteur n'a pas manqué son but et nous lui sommes reconnaissant des heures de loisir qu'il nous a procurées.

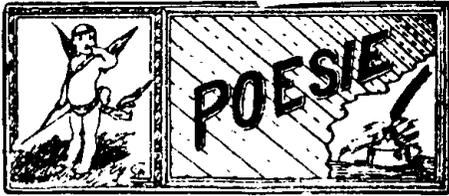
Laissez-moi vous dire, chers lecteurs, que vous ne perdrez rien en lisant le dernier ouvrage de M. E.-Z. Massicotte.

D'abord, au point de vue de la botanique, nos compatriotes ont toujours négligé cette science si utile et si importante.

Ils trouveront là, en même temps que des connaissances nombreuses sur la nature de nos plantes et de nos fleurs, l'expression de sentiments profonds et de choses écrites par un poète sincèrement épris du grand art et de tout ce qui est beau.

JEAN.

Chaque homme voit un ange dans sa mère et chaque homme a raison, car c'est pour son enfant que la femme ouvre tout son cœur.—COMTESSE DIANE.



A MON CANOT

Pour mes cousines de la-bas.

*Va sur l'onde mon canot
Cours et coule sur le flot.
Tout l'incite
A voguer
Cours, va vite,
Naviguer.*

*Sur nos têtes scintille
Le feu du firmament
Qui dans l'eau danse et brille ;
Le liquide gaîment
Se balance et sautille.*

*Sur le flot
Cours et gronde,
Va sur l'onde
Mon canot.*

*De ses rayons, Phébus dore le lac limpide,
Et lance mille jets de feu
Aux regards éblouis du mortel intrépide,
Fixant de son œil l'aïl de Dieu.*

*Tout l'incite
A voguer
Cours, va vite
Naviguer ;
Vole et gronde
Sur le flot,
Cours sur l'onde,
Mon canot.*

*La nappe transparente
Baisera
Ta carène brillante
Qui dira :
Tout m'incite
A voguer
Je cours vite
Naviguer.*

*De sa lèvres galante
Le zéphyr indiscret
Te dira le secret
De l'amant à l'amante,
Il caressera
De sa douce haleine
Ta poupe et dira :
Levons l'ancre et la chaîne ;
A voguer
Tout incite ;
Courons vite
Naviguer.*

*L'onde pressée
S'enfuira moins vite que toi ;
Enlève-moi
Plus rapide que la pensée.*

*Allons, bercés capricieusement
Au refrain de l'onde,
Jouir tous deux au doux balancement
De la vague ronde.*

*Sur le flot
Courons vite ;
Tout incite,
Mon canot.*

*Au vent qui l'appelle
Entr'ouvre ton aile
Mon canot,
Va sur l'onde
Cours et gronde
Sur le flot.*

Antonio Belle Tré

UNE PAGE D'HISTOIRE BRETONNE

ALAIN BARBE-TORTE

De l'année 840 jusqu'en 936, époque à laquelle ils furent enfin chassés, les Normands, terribles pirates qui venaient de certaines contrées de l'Europe septentrionale, où se trouvent aujourd'hui le Danemark et une partie de la Suède et de la Norvège, mirent tout à feu et à sang le long des côtes ouest de France, et même plus avant dans les terres.

Vers 843, un chef de Bretons, du nom de Lambert, qui voulait s'emparer du comté de Nantes, avait eu l'idée de se faire aider par eux et s'était avisé de les aller chercher en Neustrie, où ils se trouvaient alors. Mais cette trahison ne lui profita pas : ses alliés gardèrent le pays pour eux.

A l'époque où s'ouvre ce récit, leurs déprédations étaient sur le point de finir ; elles duraient depuis près d'un siècle !

Le duc de Bretagne s'appelait alors Alain, surnommé Barbe Torte. Il était d'une force musculaire étonnante, à tel point que Le Baud, historien en titre de Bretagne sous le règne de la célèbre duchesse Anne, rapporte, en ses écrits, "qu'il ne daignait occire les sangliers ni les ours par fer ni par glaive, mais avec un bâton seulement."

C'était bien là l'homme qu'il fallait pour chasser les pires conquérants qu'un pays ait jamais eus, et rendre à l'une des plus belles contrées du monde sa liberté si longtemps enchaînée.

Avant de monter sur le trône de Bretagne, Alain avait maintes fois essayé de décider le prince régnant à faire prendre les armes à ses fidèles et braves sujets contre les envahisseurs : mais ce duc était d'un caractère trop faible, trop efféminé même pour en venir à cette résolution suprême.

Aussi, fût-ce l'une des premières pensées du nouveau prince à son avènement. Il rassembla les sages de son conseil, car si c'était un homme entreprenant et courageux, c'était aussi un homme qui se défiait de son seul jugement.

Comme le pays tout entier était fatigué des exactions de toutes sortes que commettaient les ignobles bandits qui l'occupaient, Alain n'eut pas de peine à trouver, dans les délibérations de son entourage, la résolution qu'il désirait depuis si longtemps. A l'unanimité, il fut décidé qu'on s'armerait et qu'on chasserait les envahisseurs, ou du moins que l'on combattrait jusqu'à la dernière extrémité.

Avec un bel enthousiasme les soldats firent serment, sur la bannière du pays de Bretagne, de mourir plutôt que de céder un pouce de terrain à l'ennemi.

Naturellement, c'était au pays de Nantes que les Normands se trouvaient en plus grand nombre, puisque c'était là que cet infâme Lambert les avait introduits. Nantes, d'ailleurs, était la ville la plus riche du duché, la cité par excellence, bien que Rennes en fût la capitale. De victoire en victoire, Alain et ses valeureux guerriers atteignirent les champs qui se trouvaient autour des fortifications. Il trouva les Normands établis au pré Saint-Aignan (actuellement place Royale).

Bien qu'ils fussent en nombre incalculable, ils ne purent résister longtemps à l'ardeur de l'attaque des soldats bretons ; la chronique rapporte "qu'Alain et ses gens les occirent tous, fors ceux qui s'enfuirent, lesquels grandement épouvantés descendirent en nageant par le fleuve la Loire."

La bataille avait eu lieu par une chaleur torride, et les soldats du duc mouraient de soif ; l'eau du fleuve, souillée de toutes sortes d'immondices, était imbuvable et, malgré toutes les recherches, on ne put trouver aux environs ni fontaine, ni ruisseau.

Alain n'hésita pas ; faisant mettre ses compagnons à genoux, il fit adresser une "humble" prière à "la Vierge Marie," et aussitôt sortit de terre une eau miraculeuse et claire, qui réconforta "lui et ses gens," et leur donna un redoublement de courage pour poursuivre et mettre à mort les derniers païens.

Le duc put alors entrer dans la cité de Nantes. Hélas ! la vue en faisait peine ; les ronces poussaient

entre les pavés des rues, les mauvaises herbes envahissaient les maisons ; la cathédrale elle-même, jadis l'orgueil des habitants, n'était plus qu'un fourré impénétrable !

Alain ne perdit point de temps : il fit couper les ronces, arracher les herbes et nettoyer le temple de Dieu. Puis il divisa la ville en trois parties, "dont il retint la première à lui, la seconde donna à l'Evêque et la tierce au vicomte."

Nantes redevint bientôt la ville florissante qu'elle avait été ; le commerce y reprit, et de toutes les parties du monde connu y affluèrent les gros navires marchands, qui laissèrent dans ses murs leurs richesses de toute espèce.

Toute la Bretagne redevint prospère et le nom d'Alain Barbe Torte était sur toutes les lèvres, comme celui du meilleur prince que le duché eût jamais eu.

Sa mort qui survint en l'an 959, fut regardée comme une calamité publique ; de toutes les parties du pays on se fit un devoir d'assister à ses funérailles, qui se firent avec toute la pompe imaginable.

Il fut enseveli dans l'Eglise Saint-Donatien, mais un miracle advint, qui fut cause qu'on le transféra de là en l'église Notre-Dame de Nantes.

Dom Lobineau raconte ainsi ce fait :

"Les chroniques de l'Eglise de Nantes disent qu'étant le corps enseveli au tombeau, il fut le lendemain retrouvé sur la terre découvert, qui fut cause que tous ceux qui avoient assisté à son enterrement se trouvèrent fort ébahis, et retournèrent le reposer derechef en terre, chargeant son tombeau de grandes et pesantes pierres ; et toutes les nuits, ils firent garder avec rondes de gens en armes, par la ville, pour l'opinion qu'ils avoient que cela vint de la main d'homme : si ne laissa-t-il pas par trois fois de se trouver nud sur terre ; dequoy estans un gentilhomme, lequel avoit grande privauté avec le défunct : et qui savoit la dévotion du vivant à Nostre Dame et Vierge Marie, lequel les advisa, qu'il avoit désiré toute sa vie estre inhumé en l'église d'icelle, laquelle il avoit fait bastir, et leur conseilla de le déposer là, qu'à son avis il reposeroit. Ce qu'ils firent, le transportant en l'église de Notre-Dame de Nantes, en laquelle il fut enterré finalement et y reposa."

A. de Trémouille

POUR LES JEUNES FILLES

Avec la longueur des jupes de nos fillettes croissent nos soucis, à nous autres, mères. La première robe longue, c'est l'adieu de l'enfance rayonnante. Alors, dans un lointain qui, chaque jour, devient plus palpable, nous voyons le monde, l'époux, la séparation, les tristesses.

Oh ! dans le lointain... Car entre le jour où nos tresses se transforment en chignon plus ou moins grec et le jour où, toutes rougissantes et heureuses, nous sentons glisser à notre doigt la bague des fiançailles, bien des petits poissons deviendront grands.

Avant que nous portions ce titre de "Madame," qui met une lueur d'orgueil sur nos fronts joyeux, il faut prendre le temps de devenir une vraie femme, il faut que la croissance du corps soit parfaite et l'esprit en bonne voie de maturité. Or, ceci n'arrive guère avant la vingtième année. Oui, chères amies, impatientes de prendre votre essor loin du nid paternel, vous marier avant vingt ans, c'est prématuré, c'est compromettre de gaieté de cœur tout le bonheur que le Destin garde pour vous dans un pli de sa tunique.

Avant vingt ans, vous n'avez pas eu le temps d'apprendre à tenir une maison, non plus de fortifier votre esprit et votre cœur contre les mille ennuis que la vie réserve à tous. D'elle, vous ne connaissez encore que les caresses, les sourires aimables. Or, savoir souffrir, supporter, c'est une science plus précieuse que bien d'autres ; et si vous entriez en ménage sans l'avoir acquise, sans en connaître tout au

moins la théorie, vous seriez exposées à plus d'un mécompte.

Mme Roland disait que le mariage est une association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus. Elle avait grandement raison mais elle avouait aussi que pareille tâche n'est pas une sinécure. Pour s'en bien acquitter, il faut quelque exercice, et l'exercice ne se fait pas sur le champ de bataille, il faut y arriver en possession de tous ses moyens.

Donc, chères amies, attendez au moins jusqu'à vingt ans.

Mais, en attendant, les compétitions s'établissent, et pour peu que vous ayez un frais minois et surtout une bourse bien rebondie, les soupirants ne manquent pas. Chaque salon se transforme en une façon d'agence matrimoniale et, comme si marier les gens n'était pas la plus lourde des responsabilités, bien peu d'entre nous peuvent se vanter de n'avoir pas un méfait de ce genre sur la conscience. Nous nous évertuons à qui mieux mieux à nouer des connaissances, à établir des relations. C'est petit péché si nous savons étudier et deviner le cœur des hommes, mettre au jour leurs qualités et acquiescer la certitude qu'ils sont aptes à faire le bonheur de nos jeunes amies.

Mais, est-il sage aux mères de faire connaître aux jeunes filles, entre dix-sept et vingt ans, les demandes qu'elles ne sont point décidées à accueillir ? Non, ce serait troubler, sans aucun profit, ces jeunes cœurs. Vos fillettes, fort incapables de juger du mérite de leurs soupirants, pourraient se laisser prendre à des apparences flatteuses, désirer épouser tel dont l'habit est d'une coupe si élégante, ou bien tel autre dont la situation paraît enviable. De là, dissentiments au foyer, silences pénibles de bouderie, de mécontentement, lutte plus ou moins sourde. Donc, chères mères, sachons nous taire jusqu'au jour où, tous renseignements pris, toutes études faites, nous serons sûres que, par ses qualités d'esprit et de cœur, son intelligence, sa vaillance dans le combat de la vie, l'homme qui recherche notre fille est digne de devenir notre fils.

Et puis, jeunes amies, souvenez-vous du héros :

Ne soyez pas trop difficiles,
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

Ne demandez point à votre futur mari d'être le huitième Sage de la Grèce et de posséder toutes les perfections. Le contraste serait trop grand entre lui et vous, chères petites, encore si loin d'être parfaites. Ne lui demandez pas de posséder une situation brillante, sous prétexte que vos parents ont pu arrondir leur épargne.

A l'heure présente, les conditions de la vie sont telles, qu'une dot de vingt mille dollars est quasi une misère. Au prix de l'argent, le revenu de cette somme est bien réduit. Si Madame veut avoir femme de chambre et cuisinière, frais costumes souvent renouvelés, chapeaux pimpants, bijoux de bon goût, dessous irréprochables, fanfreluches et rubans, bals et théâtres, avec quoi les paiera-t-elle ? Avec l'argent gagné par le mari ; elle sera donc pour lui une charge.

Et voilà pourquoi tant de jeunes hommes disent aujourd'hui : " Me marier ! Nenni, il faut être trop riche."

Mais si vous saviez tenir votre maison de façon à vous contenter d'une seule bonne, si petites fées adroites, vous savez chiffonner avec élégance la dentelle d'un chapeau, la garniture d'un corsage, si vous savez raccommoder, eh ! oui, raccommoder le linge de la famille et les vêtements des enfants, alors vous serez riches, si modeste que soit votre dot ; et, fut-elle nulle, l'homme qui vous épousera fera " une bonne affaire."

M. C...

MORT DU TSAROWITZ

Le grand-duc Georges Alexandrowitch, tsarowitz, est mort lundi dernier à l'âge de vingt-huit ans. Né à Tsarkoë-Selo, le 9 mai 1871, il était le second des quatre enfants du tsar Alexandre III et de la tsarine Dagmar, et, par suite le frère cadet et l'héritier pré-

somptif du tsar régnant, Nicolas II. Il était aide de camp de l'empereur, lieutenant de vaisseau au premier équipage de la flotte, chef de l'artillerie montée de la garde, chef des cosaques ottomans, chef de la sotnia des cosaques de l'Oural, chef du régiment d'infanterie d'Irkoutsk, lieutenant au 11e régiment de lanciers autrichiens et au 1er régiment de hulans prussiens ; chevalier des ordres de Saint-André, de la Toison d'Or, de l'Aigle-Noir ; grand-croix de l'ordre français de la Légion d'honneur.



La courte existence du jeune tsarowitz n'a cessé d'être une cause de cruels soucis pour la famille impériale de Russie. Atteint par un mal impardonnable, — la phtisie — qui nécessitait le séjour dans un climat plus doux que celui de Pétersbourg ou de Gatchina, il habitait Abbas-Touman, en Transcaucasie, où depuis plusieurs années il était soumis au traitement le plus rigoureux. Il ne quittait cette résidence que pour venir passer de temps à autre quelques semaines en Algérie, où tous les Français qui l'ont approché ont été séduits par la vivacité de son esprit et ses excellentes qualités de cœur.

SCIENCE MÉDICALE

TRAITEMENT DES AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRE

M. le Dr Mendel a décrit, devant l'Académie de Médecine, de Paris, un nouveau procédé de traitement des affections broncho-pulmonaires, particulièrement applicable à la tuberculose. Il injecte quotidiennement, dans la trachée, de l'huile d'olive tenant en dissolution des essences d'encalyptus, de thym et de cannelle. Cette huile descend contre les parois de la trachée et des premières bronches. Les émanations volatiles qui s'en dégagent satureront l'air intra-pulmonaire, et celui-ci va en imprégner la muqueuse des poumons aussi loin qu'il pénètre. M. Mendel a traité ainsi seize malades atteints de tuberculose et deux malades atteints de bronchite simple. Chez tous, il a constaté, au bout d'une ou deux semaines, la diminution ou la disparition de la toux et de l'expectoration, et le retour du sommeil, de l'appétit et des forces.

TRAITEMENT DE LA MAIGREUR

Les Drs Fornaco et Micheli, de Turin, ont découvert une méthode de traiter la maigreur. Il suffit d'injecter sous la peau, avec une seringue hypodermique d'un modèle spécial, de l'huile d'olive, dont la valeur alimentaire est depuis si longtemps connue. Les injections peuvent varier, suivant le cas, de 50 à 200 grammes. Elles sont, en général, très bien supportées et ne produisent, à l'endroit de la piqûre, aucune réaction inflammatoire.

L'huile introduite dans l'organisme par cette voie

est absorbée bien plus facilement que lorsqu'elle est ingérée normalement par l'estomac.

Les expériences des Drs Fornaco et Micheli ont été faites sur cinq personnes d'âges et de tempéraments différents. Les injections d'huile d'olive ont produit, chez tous les individus traités, non seulement une augmentation très sensible de poids, mais encore une amélioration de l'état général.

TRAITEMENT DE L'ÉRYSIPELE PAR L'AIR LIQUÉFIÉ

A New-York, dans l'hôpital de la Cité, des expériences faites, au moyen de l'air liquéfié, sur les malades atteints d'érysipèle et d'ulcères, ont donné des résultats merveilleux.

Il faut naturellement avoir bien soin que l'air liquéfié ne touche pas la peau saine. Mais appliqué, une seule fois, sur les parties atteintes d'érysipèle, il fait blanchir la peau et son froid intense détruit instantanément le microbe. Plusieurs applications sont nécessaires pour fermer et faire disparaître complètement les plaies ulcéreuses. L'air liquéfié a obtenu, dans tous les cas expérimentés, des résultats infaillibles. Les médecins espèrent pouvoir l'appliquer avec succès à la lèpre.

MARIAGE PRINCIER

Le mariage de la duchesse Jutta de Mecklembourg-Strelitz, avec le prince héritier de Monténégro, vient d'être célébré à Cattigne, capitale du Monténégro, où il a été béni dans la chapelle du couvent historique.

Cette cérémonie avait été précédée de celle de l'abjuration de la princesse. Elevée dans la religion luthérienne, la fiancée du prince Danilo s'est convertie solennellement à la religion orthodoxe, à Antivari.

Cette ville, qui n'est qu'un gros village, ne possédant pas d'église, le salon d'une maison privée a été transformé en chapelle et béni par le métropolite. La princesse Jutta en est sortie princesse Militza.

La conversion de la future souveraine du Monténégro, écrit-on de Neustrelitz au *Figaro*, a fait scandale dans tout le clergé luthérien d'Allemagne. Ce n'est pourtant pas la première princesse allemande qui change sa foi contre un trône, grand ou petit, et pen-



dant longtemps cela se faisait sans que les pasteurs intéressés y prissent garde. L'abjuration de la tsarine actuelle les fit sortir de cette réserve ; ils lui adressèrent des remontrances du haut de la chaire, dans des adresses spéciales, et, avant son départ de Darmstadt, ils se refusèrent à aller lui présenter leurs hommages.

Cependant, l'expression de leur blâme était empreinte d'une certaine modération, tandis qu'il ne connaît plus de bornes pour la princesse Jutta.

La princesse Jutta, aujourd'hui Militza, est née le 21 janvier 1880 ; le prince Danilo, le 29 juin 1871.

SAUVETAGE

I

L'hôtel n'était plus qu'un brasier. Sa noire silhouette se dressait encore comme un fantôme de géant sur le fond rouge des flammes. Des pans de murs s'abîmaient avec fracas, soulevant à chaque écroulement un nuage de poussière et de fumée. Des poutres détachées soudain plongeaient à travers les planchers grésillants. Peu à peu, tout l'édifice s'effondrait par quartiers, et des ruines amoncelées, sinistre concert de mille bruits confus, semblait s'élever une plainte d'agonie.

Devant ces décombres, et les considérant de l'œil résigné d'un homme que sa fortune met au-dessus d'une telle perte, se tenait debout, silencieux, le propriétaire de l'immeuble, M. de Nerval ; près de lui, un garçon aux cheveux et sourcils brûlés empilait dans une serviette divers objets qu'il avait réussi à sauver du désastre.

Tout-à-coup, M. de Nerval lui demanda :

—As-tu le portrait de ma mère, qui était sur mon bureau ?

L'homme se frappa violemment le front, comme s'il eût commis un oubli impardonnable, et avant qu'on pût le retenir s'élança dans la fournaise.

La foule, émue, haletante, attendait l'issue de cette folle tentative, tandis que des agents maintenaient M. de Nerval qui s'efforçait de se dégager pour courir au secours de son serviteur.

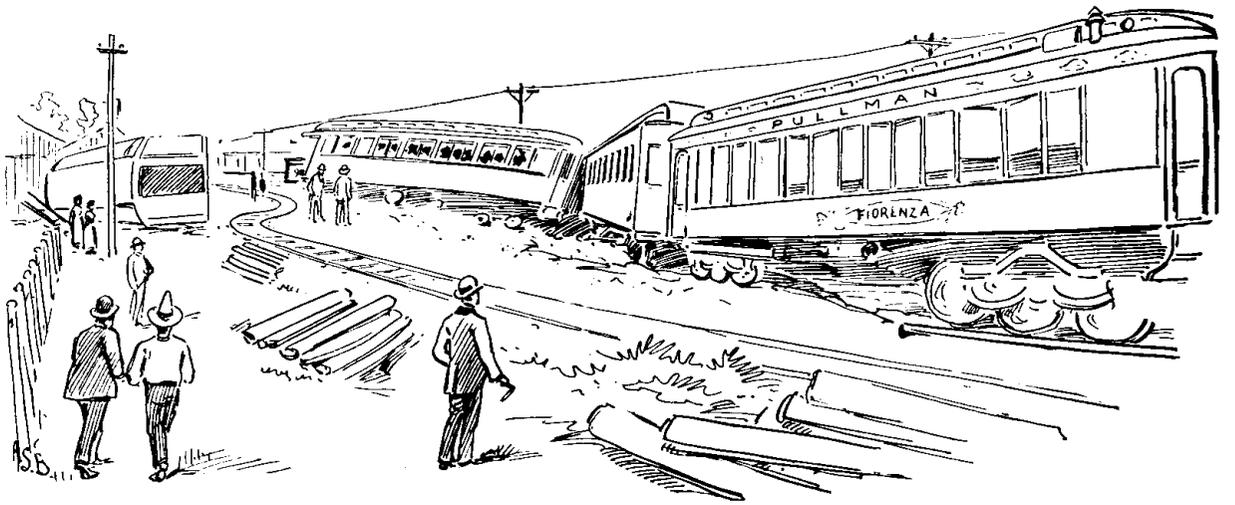
A ce moment, on vit la façade pencher en avant, et aussitôt elle s'abattit. Un cri s'échappa de toutes les poitrines. Le sol trembla.

Quelques minutes après, deux pompiers rapportaient dans une toile le corps mutilé, presque carbonisé, du malheureux sauveteur qui respirait encore.

Il leva vers son maître un regard d'expression triomphante.

Celui-ci le comprit, se baissa, prit le portrait caché entre le gilet et la chemise du moribond ; puis, il s'agenouilla, attira vers ses lèvres le front livide, y mit en pleurant un ardent baiser d'adieu...

Témoin de cette scène, intrigué par le mystère d'un



LA CATASTROPHE DE SAINT-POLYCARPE.—DESSIN MONTRANT L'ARRIÈRE DU TRAIN 624

dévouement si passionné, j'eus la curiosité, plus tard, d'en chercher l'origine, et voici ce que j'appris de la bouche même de M. de Nerval :

II

—Il y a une dizaine d'années, me dit-il, une nuit, dans cet hôtel que vous avez vu brûler, je fus réveillé par un bruit insolite, comme celui de la chute d'un meuble très lourd, car tout l'étage en fut ébranlé.

Je sautai à bas de mon lit et craignant une visite de cambrioleurs, j'allumai ma lampe et je m'armai de mon revolver pour pénétrer dans la pièce d'où semblait venu le tapage.

Là, j'aperçus mon coffre-fort renversé et, dessous l'épaule écrasée par ce poids énorme, un individu qui ne bougeait pas et devait s'être résigné en philosophe aux conséquences naturelles de sa mésaventure.

Sans prendre garde à la singularité de ma question en cette circonstance, je lui demandai :

—Qu'est-ce que vous faites là ?

—Vous le voyez bien ! me répondit-il : je suis tombé sous le coffre et je ne peux pas me dégager !...

J'eus d'abord l'idée de le laisser tel quel et d'envoyer quérir les agents. Un sentiment de pitié me retint. Il se trouvait pincé dans le piège, et, de plus, mon revolver saurait lui en imposer, au cas où il viendrait à s'échapper.

—Si je vous aide à vous relever, lui dis-je, me promettez-vous de ne vous porter à aucune voie de fait contre moi ?

—N'ayez pas peur !... Je crois que j'ai l'épaule démise, du reste... Je ne suis pas dangereux !...

Avec une barre de fer d'entraînement gymnastique, dont je me servis comme levier, je parvins à soulever le coffre-fort, tandis que mon voleur se traînait avec peine à quelque distance. Je dus ensuite le remettre sur ses pieds, car son épaule était, non pas démise, mais broyée. Il souffrait horriblement, et comme il pâlisait et qu'il semblait près de défaillir, je le fis asseoir.

Eh bien ! repris-je, voilà qui vous guérira de l'envie de vous introduire chez les gens pour les dévaliser !... Vous êtes dans un bel état !...

—Oh ! c'est bien fait ! s'écria l'homme ; j'ai été trop bête !... Quand on se décide à faire ce métier-là, on y va carrément, on ne se laisse pas arrêter par les sentiments !... Si j'avais suivi ma première idée, ça ne serait pas arrivé, et vous ne seriez pas là !...

J'attendais ses explications.

—Oui, ajouta-t-il, j'aurais dû commencer par vous saigner ! ensuite, j'aurais été tranquille pour opérer à mon aise !... Seulement, voilà : quand je suis entré, vous dormiez. Ça m'a répugné de vous crever là, lâchement ; vous y mettiez trop de confiance ! J'ai voulu, et j'ai pas pu ! Je manquais de cœur, quoi ! Je me suis figuré que je réussirais tout de même sans me servir de mon couteau, et je me suis mis à travailler le coffre... Mais j'avais peur de faire du bruit, il fallait trop de précautions, je me sentais maladroite, et en tâchant de remuer l'objet, patatras !...

il a chaviré m'a plaqué sur le parquet en me démantibulant l'épaule... Tant pis ! C'est moi qui suis refait ! Un peu plus tôt, un peu plus tard !... Et les agents, où sont-ils ?

—Tout-à-l'heure... Ils vont venir vous arrêter.

—Y a un commencement à tout !... C'est la destinée du monde : une moitié qui met dedans l'autre moitié... Me voilà dedans !...

—Vous n'allez pas me raconter que vous en êtes à votre premier mauvais coup ?

—Ma parole !

Il mit une telle énergie dans cette protestation, que j'étais persuadé qu'il disait vrai ; il ajouta, d'ailleurs :

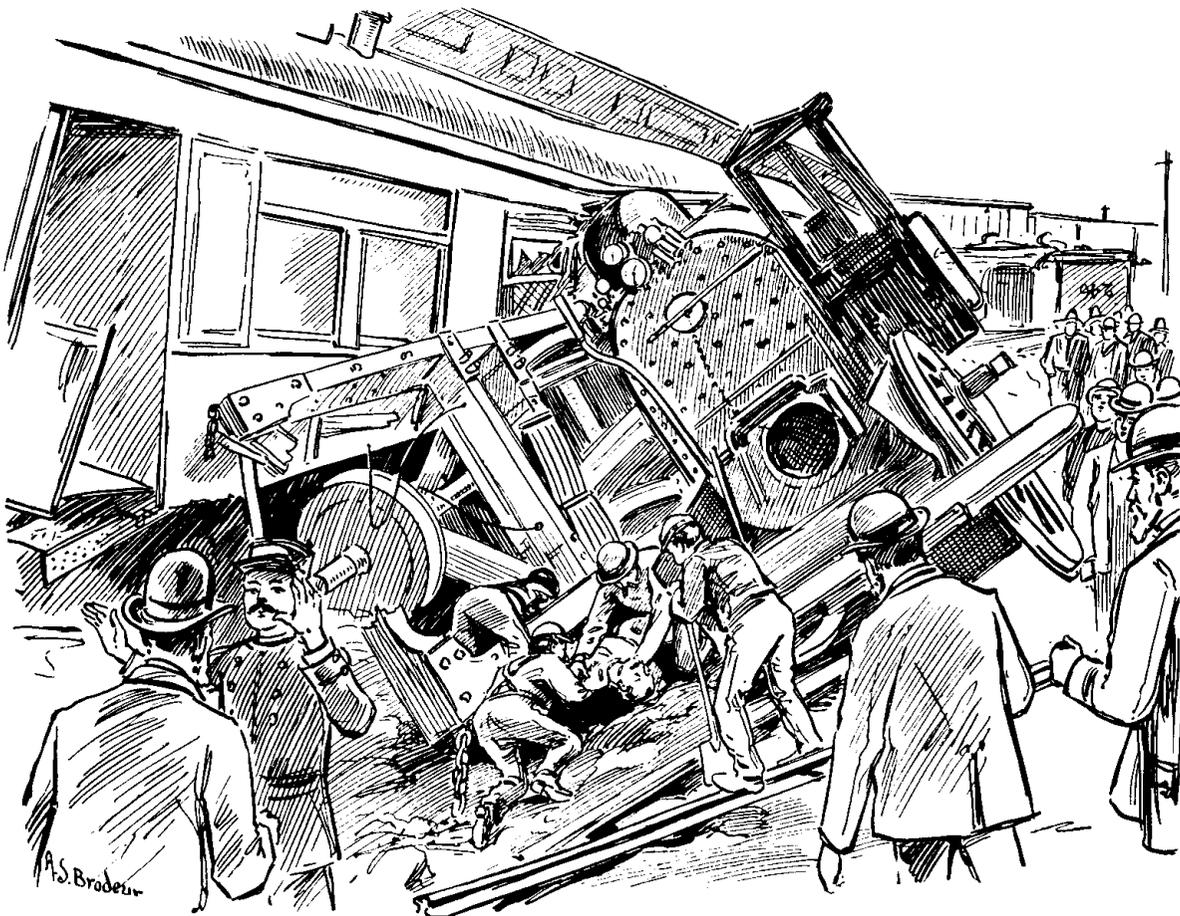
—C'est pour ça que j'ai été trop sensible ; je n'ai pas encore l'habitude !...

—Comment avez-vous donc vécu jusqu'ici ?

—Dame ! je ne sais pas... comme les chiens... sur des tas d'ordures !...

—Et vous en voulez à la société, aux gens qui ont de l'argent ?

—Ma foi ! qu'est-ce qu'elle a jamais



LA CATASTROPHE DE SAINT-POLYCARPE —ON RETIRE DE DESSOUS LES DÉCOMBRES LE CADAVRE DU CHAUFFEUR

fait pour moi, la société ? Elle m'a mis au monde sans le sou ! Pourquoi est-ce que je ne suis pas né riche ? Personne n'en sait rien, ni vous ni moi ! Mais, moi, j'en souffre ! Je ne connais que des malheureux, je ne peux vivre que de leur misère. C'est fatal !...

— J'étais intéressé, malgré moi, par cet homme qui me parlait sans colère et qui, tout en maudissant son mauvais sort, l'acceptait comme un destin inéluctable.

— Eh bien ! si j'avais pitié de vous ?...

— Il me répondit en ricanant :

— Pas de blagues !... Je n'y coupe pas !... Vous ne pouvez pas avoir pitié de moi : vous êtes mon ennemi de naissance !... Et quand même vous me rendriez ma liberté, vous ne feriez que reculer le moment où je dois être pris. Que ferais-je demain... tout à l'heure ? J'aurai faim comme avant, on me repoussera de partout, et il ne me sera pas possible de mieux gagner ma vie !

— Je parlai sérieusement... Si je vous garde ici avec moi à mou service ? si je vous assura une petite situation, à l'abri du besoin ?... Pourrais-je compter sur vous ?

— Il me regarda fixement, hébété, comme s'il cherchait dans mes yeux une preuve invraisemblable de sincérité ; puis, une larme coula le long de sa joue, et il sanglota :

— Ah ! bon Dieu ! si c'était vrai !...

III

M. de Nerval s'arrêta un moment.

— Que vous dire de plus ? Dix ans il a vécu à mes côtés, m'entourant de soins affectueux et reconnaissants. Ce n'était pas un domestique, c'était un ami. Vous savez jusqu'où pouvait aller son dévouement !...

La voix de M. de Nerval s'altéra, et je le quittai pour qu'il pût donner un libre cours à son chagrin.

MONTJOYEUX.

EN BUTINANT...

Nous apprenons avec grand plaisir le retour d'un voyage aux Provinces maritimes de notre artiste-photographe, M. J.-N. Laprés, de la maison Laprés et Lavergne. M. Laprés est rentré ici avec MM. R. Smith et J. McDonald, de New-York.

* *

Nos lecteurs connaissent le terrible accident survenu à Saint-Polycarpe, où un train express a déraillé, la locomotive entraînant plusieurs wagons qui furent tous renversés, écrasés. Il y eut huit tués et quatre blessés.

Nos gravures montrent l'accident sous deux faces.

* *

Le 6 août avait lieu, à l'Ecole Montcalm, Montréal, l'installation du bureau de direction de la succursale Saint-Jacques des Artisans Canadiens-Français. De bons et beaux discours furent prononcés par M. le curé Charrier, M. l'abbé Dubault, MM. Lambert, Deniger, Brouillet, Séguin, Lachance, A. Lemieux, avocat. La musique de M. Blasi fut très appréciée.

Dans l'assistance très nombreuse, on remarquait : M. le curé Charrier ; M. l'abbé Dubault, aumônier de la nouvelle succursale ; M. Alf. Lambert, représentant le Président général.

Voici la composition du nouveau bureau : Président, M. J.-A. Déniger ; 1er vice-président, M. N. Brouillet ; 2me vice-président, M. Séguin ; Secrétaire-trésorier, M. C.-J. Cadotte ; 1er commissaire-ordonnateur, M. T.-H. Comtois ; 2me commissaire-ordonnateur, M. H. Quévillon. Directeurs : MM. J. Huot ; Jos. Lamoureux ; Ch. Belleau ; M. Renaud ; J.-E. Lafontaine. Censeurs : MM. Ant. Lapière ; J.-B.-E. Labranche ; J.-A. Goulette.

Les assemblées ont lieu le jeudi à la salle des Comis-Marchands, 122, rue Saint-Denis.—Perception, le jeudi et le samedi.

Dimanche, le 6 août, M. Napoléon Lavoie, gérant de la Banque Nationale de Québec, et Madame, donnaient une jolie soirée en leur magnifique résidence d'été à l'Islet.

Par l'entrain, la gaieté qui régnaient tout le temps, ce fut une des plus belles fêtes de la saison. Aucune attraction n'y manqua : bonne musique, danse, chant ; les honneurs furent faits par Mme Lavoie admirablement secondée par sa charmante fille, Mlle Marie-Joséphine, tandis que M. Lavoie et son fils Napoléon se prodiguaient à leurs invités.

A minuit, un superbe souper fut servi, après lequel la fête se continua jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Parmi les invités, nous avons remarqué : M. et Mme Lavoie, M. et Mme C. Lavoie, Québec ; Dr A. Lavoie et dame, Sillery ; Dr N. Lavoie et dame, notaire Leclerc et dame, R. Lavoie et dame, l'Islet ; MM. A. Fafard, L. Fafard, J. Lemieux, F. Fafard, L. Van Kœnig, A. Casgrain, G. Casgrain, L. Casgrain, N. Cloutier, l'Islet ; Mlles A. Casgrain, M. Lemieux, A. Poucher, M.-A. Michaud, M. Kœnig, M.-J. Lavoie, l'Islet ; Mme Bélanger, Mlles Bélanger, MM. E. et A. Bélanger, Ottawa ; Mlle Lavergne, MM. Bélanger, J. Audette et Bélanger, Montmagny ; Mlles Déchêne et Luc Dupuis, St-Roch des Aulnais ; Madame, Mlles et M. P. Lavigne, Montréal ; Mlle Vallerand, Québec ; Mme Michaud, l'Islet ; Mlle Heva Balzarretti, Thetford, Maine ; L. Racicot, et J.-C. Giasson, Montréal.

GRÊLE ET ARTILLERIE

Artillerie météorologique :

On connaît les ravages, souvent considérables, que fait la grêle dans les champs. Chaque année, ils se traduisent par des pertes sérieuses pour l'agriculture. On a cherché, sans y réussir, à mettre les pays à grêle à l'abri de ces déprédations orageuses. On a essayé des para-grêles, longues tiges terminées en pointe métallique que l'on plantait à travers champs dans le but de soutirer l'électricité aux nuages. On y a renoncé, soit que la dépense fût trop forte, soit que le procédé fût inefficace.

Depuis quelques années, dans la Styrie et la Carniole, on a coutume de défendre les champs contre la grêle avec des décharges de petites pièces d'artillerie. Aujourd'hui, nous apprend M. Joseph Balbi, on va aussi mettre en œuvre ce moyen de défense dans la Vénétie et dans le Piémont.

A Conegliano, dans la province de Vénétie, on a déjà fondé une Société d'agriculture dans le but d'instituer des stations de défense contre la grêle, et d'autres se constituent à Arzinano et à Barbarano, dans la province de Vicence. Les théories et les observations publiées depuis vingt ans, en Italie, tendent à prouver l'efficacité du procédé.

La Société de Conegliano a installé cinquante stations environ sur un terrain inégal d'un développement de vingt kilomètres. Chaque station doit défendre un espace de un kilomètre environ. Elles sont reliées entre elles par le téléphone et réunies par groupes. Le chef de chaque groupe est en communication avec les observatoires météorologiques de la région vénétienne et avec les principaux observatoires de la Haute-Italie. Chaque station comporte un mortier de trente centimètres de hauteur, muni d'un cylindre conique de deux mètres de long et large, à l'ouverture supérieure, de soixante-seize centimètres.

On charge ces mortiers de cent grammes de poudre noire. Au moment du tir, les produits d'explosion sont lancés dans l'atmosphère à la hauteur de plus de deux kilomètres et demi ; ils parviennent rapidement aux nuages orageux, laissant derrière eux une colonne chaude de fumée. Cette trombe aérienne a pour effet, assure M. Balbi, de bouleverser le laboratoire de la grêle en détraquant l'appareil électrique formé par les couches diverses des nuages et d'amener la pluie.

Les résultats déjà obtenus dans la Styrie et la Carniole seraient très satisfaisants. M. Ottavio, directeur du journal agricole *il Coltivatore*, qui a fait un

voyage dans ces régions, a appris des intéressés que, sur certains vignobles défendus par l'artillerie, il n'a pas grêlé depuis trois ans. Ou calcule, dans le pays, que chaque mortier peut défendre une région circulaire de cinq cents à sept cent cinquante mètres de diamètre.

Ce système de para-grêle serait, il est vrai, encore dispendieux. Chaque appareil complet exige cent cinquante francs environ ; mais on espère que les prix de première installation s'abaisseront quand on fera des applications sur grande échelle.

Ainsi parle, ou à peu près M. Balbi. Nous ferons toutes nos réserves sur l'efficacité de la méthode. De ce que beaucoup de champs ne soient plus grêlés depuis que l'on s'est servi de mortiers explosifs, il ne faudrait pas conclure absolument que les détonations y ont été pour quelque chose. La zone des champs grêlés, dans les pays à grêle, se déplace souvent. La preuve n'est donc pas faite. Mais, il existe un assez grand nombre de témoignages en faveur de la méthode : comme il n'y a rien d'irrationnel à admettre que des projectiles gazeux puissent agir sur les nuages à grêle, il est bon d'appeler, sur le procédé italien, l'attention des agriculteurs.

Il serait intéressant de faire aussi des expériences en France. Le but à atteindre en vaut la peine et, en définitive, les essais ne seraient ni coûteux ni difficiles à réaliser. Peut-être arriverait-on, d'ailleurs, à simplifier le matériel employé en Italie. On pourrait essayer tout bonnement des fusées assez puissantes pour atteindre les nuages orageux, d'habitude assez peu élevés dans l'atmosphère ou encore de petits ballons bon marché portant des fusées ou des explosifs. Nous sommes dans la saison des orages. Des expériences méthodiques pourraient, à bref délai, nous renseigner sur la véritable portée de ce moyen de défense un peu problématique contre la grêle.

HENRI DE PARVILLE

PROPOS DU DOCTEUR

LA BICYCLETTE CHEZ LES ENFANTS

La bicyclette a tour à tour été considérée comme un exercice des plus recommandables et aussi jugée coupable des plus grands méfaits ; dans ces conditions faut-il en permettre l'usage aux tout jeunes gens, aux petites filles, aux petits garçons ? Voilà la question que nous allons avoir à résoudre.

Des exemples ont été rapportés qui ont semblé prouver que, dans un certain nombre de cas, la bicyclette avait eu une influence manifeste sur le développement de palpitations persistantes chez de jeunes sujets. A cela rien d'étonnant : tous les auteurs ont en effet noté que les courses un peu prolongées en bicyclette déterminent parfois, chez les jeunes sujets, une augmentation du nombre des battements de cœur ; mais en général ces battements précipités cessent rapidement et après une demi-heure environ le cœur reprend son rythme normal. Si les courses prolongées se répètent fréquemment ou si l'enfant se livre à un véritable surmenage de son cœur par une promenade trop longue ou par des efforts trop violents, les palpitations pourront se produire et persister un temps plus ou moins long. Que faut-il conclure de là ? Que la bicyclette est dangereuse pour l'enfant ? Point du tout. Ce qui est mauvais pour lui, c'est l'usage de la bicyclette disproportionnée à ses forces. Aussi faudra-t-il éviter de faire faire aux enfants des promenades trop longues. On aura soin de ne pas les laisser sortir avec des camarades plus âgés qui, plus vigoureux, les entraîneront à une allure trop rapide pour leurs forces. Pas d'émulation. Pas de courses. Que les papas, s'ils veulent, pédalent en casse-cou, c'est leur affaire ; mais que les enfants se promènent à la papa ; les rôles seront ainsi retournés au plus grand bénéfice des enfants.

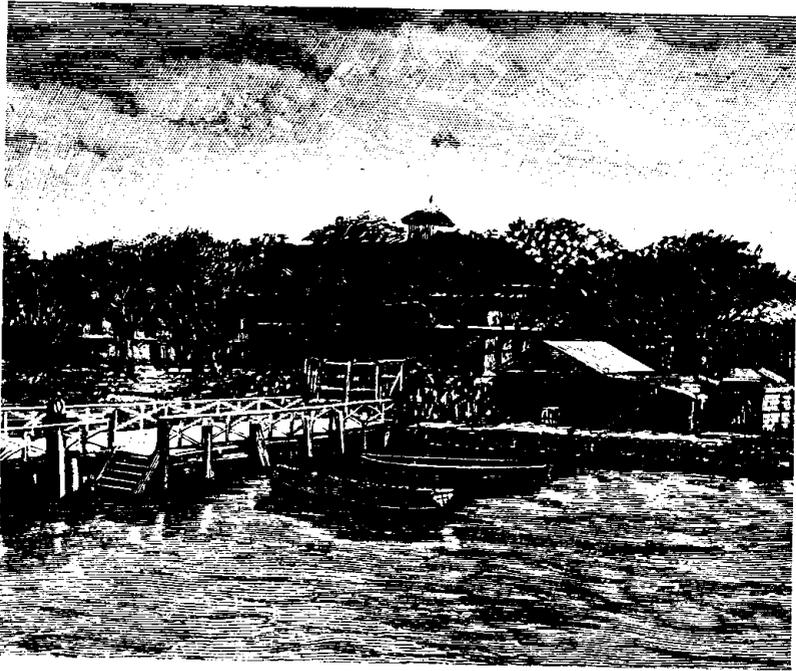
L'armée est une famille qui s'aime dans un amour commun : la Patrie.—GÉNÉRAL DE NEGRIER.



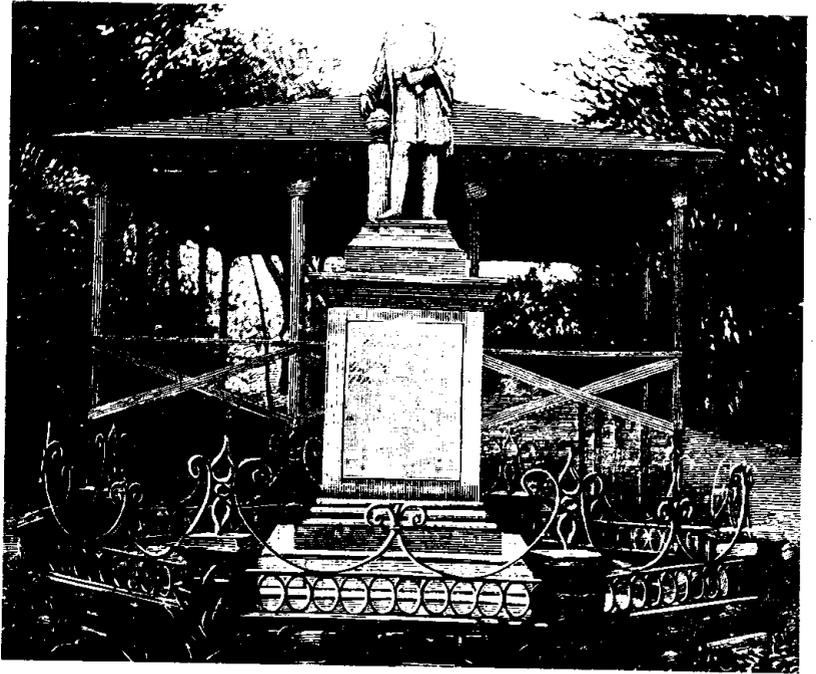
LA POUPEE MALADE.—VISITE DU DOCTEUR



TONDO.—Ruines du faubourg



CAVITE.—Le débarcadère



CAVITE.—La statue de Christophe Colomb décapitée par les femmes



MANILLE.—Prisonniers Philippins dans la citadelle

L'EXTREME ORIENT : LES PHILIPPINES

EN AOUT

FENAISSON

*Sous les marteaux, au bord du pré,
La faux sonne comme une armure,
Et puis son tranchant azuré,
Crie et grince dans l'herbe mûre.*

*Herbe tendre, bien précieux,
Joujou de notre patrimoine,
Pré chevelu de nos aïeux,
Te voilà rasé comme un moine.*

*Tout le long du ruisseau dormant,
On marche sur l'herbe qui gratte.
Le chat rôdeur va doucement
De peur de se piquer la patte.*

*La taupe fouille et les grillons
Se réjouissent en famille,
Comme de petits négrillons
Que le grand soleil émonstille.*

* *

*Au bon temps de la fenaison,
Les fraisiers empoignent les berges.
Chacun déserte sa maison,
On n'entre plus dans les auberges.*

*En nos rêes appesantis,
La lyre ne dit rien qu' raille.
O poètes, changeons d'outils
Et prenons nos chapeaux de paille.*

*Voici les fourches, les râteliers,
Les paniers, la cruche et les verres.
Pour les prosateurs, des gâteaux,
Et du pain bis pour les trouvères.*

*Vifs et légers, nous funérons
Dans le matin les touffes fraîches.
L'après-midi nous tasserons
Les melons criards d'herbes sèches.*

*Et, larrons de l'astre vermeil,
Mettant à l'abri nos conquêtes,
Nous enfermerons le soleil
Dans la provende de nos bêtes.*

*Travailler ainsi n'est qu'un jeu,
N'est-ce pas, cohorte chérie ?
Gens de lettres, sous le ciel bleu,
Fanez, fanez, dans la prairie !*

* *

*Messieurs, rentrons, voilà le soir,
Notre pré s'endort dans la brume.
On dirait un grand encensoir,
Grisons-nous de l'air qu'il parfume.*

*Voyez : la terre est à genoux,
Car elle prie à sa manière,
Mes bons amis, recueillons-nous
Dans le repos et la prière.*

*Du dur labeur quotidien
Nous avons fait l'apprentissage.
O poètes, nous pouvons bien
Prendre un peu d'encens au passage.*

PAUL HAREL.

LES PHILIPPINES

(Voir gravures)

L'arrivée à Manille est lugubre ; dans ce port jadis si animé, tout bruyant des cris des bateliers, un grand silence s'est fait. A peine quelques navires de commerce ; la rade est remplie de cuirassés américains, sillonnée seulement par les chaloupes à vapeur des grands navires encore menaçants.

Cette première impression s'efface un peu dès qu'on descend à terre.

En effet, le pont d'Espagne, qui réunit le quartier de Binondo à celui de Manilla, a gardé son aspect habituel de gaieté. Seule, la présence des volontaires américains, aux larges chapeaux de feutre mou, vêtus de kahi jaune, rappelle que nous arrivons dans un pays troublé.

C'est au faubourg d'Ermita que sont casernées en

grande partie les troupes américaines. La situation est loin d'être aussi satisfaisante pour les Américains que ne le disent les télégrammes optimistes.

Après avoir parcouru les quartiers restés intacts, après avoir passé dans la vieille citadelle où se promenaient paisiblement, sous la garde des Américains, quelques prisonniers philippins, je me hâte d'aller voir les faubourgs et villages environnants, qui souffrirent le plus des derniers conflits.

Le faubourg de Tondo n'est plus qu'une ruine. A la place des maisons, il n'y a plus qu'un amas de décombres, et le feu n'a pas laissé pierre sur pierre.

C'est qu'ici la lutte fut terrible et sans merci, et les insurgés ayant, une nuit, forcé les lignes américaines, ne furent repoussés qu'après de longs et meurtriers efforts.

A Paco, le village est lui aussi presque entièrement brûlé, et dans l'église en feu périrent une foule d'indigènes qui croyaient y trouver un asile inviolable.

Pour échapper à toutes ces scènes de désolation, je résolus de faire une promenade à Cavite, où j'aborde après une traversée d'une heure ; c'est maintenant une ville morte, et dans les larges rues désertes, le pas résonne tristement : partout le silence écrasant des lendemains de désastre.

Sur la promenade qui s'étend le long de la mer, nous trouvons la statue de Christophe Colomb, décapitée par les femmes de Cavite.

Au lendemain de la ruine de l'escadre, les malheureuses lapidèrent, on s'en souvient, le monument élevé à la mémoire de celui qui découvrit l'Amérique, Christophe Colomb.

Naïve colère, en vérité, qui s'en prend à la cause si lointaine des malheurs de la Patrie !

Et je rentre à Manille, tout ému de toutes ces tristesses. Hélas ! j'aurai le temps d'y réfléchir tout à loisir, car, dès sept heures du soir, il faut s'enfermer à l'hôtel ; les patrouilles américaines seraient sans pitié pour les imprudents promeneurs qui se risqueraient hors du logis après la tombée de la nuit.

HENRI TUROT.

LÉGENDE

L'ARBRE BÉNIT

Ceci se passe au moyen âge, le jour des Rameaux.

Comme il revenait gaillardement de la messe, avec, au bras, un beau rameau de chêne vert, Jean Boulignas petit pâtre de la Crau, s'en fut immédiatement le planter dans le modeste enclos qui bordait sa cabane.

Les autres se moquèrent de lui ; lui continua d'arrosier soigneusement son bout de branche, en priant le bon Dieu de faire pousser à la place un arbre grand, très grand, qui serait tout béni.

Et le bon Dieu l'écouta si bien, qu'en moins d'un an le petit rejeton sans racine, qui semblait voué à la mort, s'élargissait en un gros tronc bien robuste, avec des feuilles bien vertes.

C'était très bien. Mais Satan—il est partout ce lui-là—se dit un jour : " Il y a quelque ange là-dessous (comme nous disons : " Quelque diable ".) J'y veux aller voir moi-même. Grêle ni foudre n'y font rien, mais gare à ma bonne hache ! "

La veille des Rameaux donc, laissant le sceptre de l'enfer à certain démon de choix, maître Lucifer partit d'un pied allègre, les ailes repliées, la queue en bataille, et sur le dos une hache d'acier. Quelle hache, mon bon, et quel acier : trempé tout exprès dans le feu des damnés.

L'aube pointait à peine, quand, sur la brume bleuâtre qui couvrait les champs clairs de la Crau, se dessina vaguement la silhouette noire du bûcheron infernal.

Arrivé à destination, il empoigne son outil, cambre ses reins, tend le jarret, lève le bras, et hop.....

Un grand cri retentit : Satan agite frénétiquement ses mains crochues, hurle, trépigne, souffle entre ses doigts. Au contact du bois béni, l'acier de l'enfer était devenu béni. Or, à peau de diable, objets sa-

crés ne sont point sympathiques. Et Satan de vouloir fuir ; mais, hélas ! lui aussi avait pris racine. Brusquement, la pluie se mit à tomber, fine, douce, fraîche.

Toi, si jamais tu viens chez moi...

Satan pensa : " Voilà qui va me soulager. " Va te

promener ; en passant par les feuilles, ce n'était plus de la pluie qui tombait, mais de l'eau bénite. Lucifer rugissait, rongé à vif par la douche brûlante qui ne faisait qu'activer le feu éternel dont il est l'éternel combustible.

Le supplice fut court, la pluie cessa, et gai comme le rire après les larmes, le soleil de la Provence apparut. Satan pensa : " Voilà qui va me sécher. "



Ah ! Seigneur ! les rayons étaient bénits. Satan rugit de plus belle.

Tiens ; mais l'air devient plus vif, le sable se soulève, la température descend. Satan pensa : " Voilà qui va me rafraîchir. "

Prompt comme la foudre, tranchant comme un glaive, froid comme la glace, fort comme le souffle de Dieu, du côté Nord de l'horizon c'était le mistral que les gens du Nord redoutent, et Satan par-dessus tout, parce que le vent, c'est le soufflet qui ravive la flamme.

Brusquement, l'arbre trembla sur sa base, secoua ses bras feuillus, et, de toutes parts, sur le dos, les mains, les yeux du malheureux Satan, croula, dru comme grêle, une avalanche verte.

Les feuilles tombaient : on aurait dit l'automne. C'était le comble. Cela lui léchait la chair, au pauvre diable, la déchirant, la mordant, laissant partout des traces sanglantes.

Était-ce fini, au moins ? Non ; à côté du supplicié se tenait le petit pâtre, accouru vite pour voir ce que la tempête avait fait de l'arbuste.

Satan pensa : " Voilà qui va m'achever. " Oh non ! il se mit à genoux, le pauvre enfant,—pas devant le diable, bien sûr,— et pria le bon Dieu de délivrer son prisonnier.

Comme il se relevait, un grand coup de tonnerre éclata. Les feuilles remontèrent soudain sur les branches, et Lucifer s'engloutit en criant : " Toi, si jamais tu viens chez moi !.... "

L'histoire ajoute que le petit berger étant mort longtemps après, l'arbre mourut le même jour, si bien que le bois sacré fit le cercueil de celui qui l'avait mis en terre.

Et Satan n'osa jamais l'ouvrir, pour y voler l'âme du pâtre mort : peur de se brûler les doigts, j'imagine.

VULCAIN.

NOTES HISTORIQUES

MGR PLESSIS ET JOSEPH DE MAISTRE.—Lors de son passage à Turin, en 1819, Mgr Plessis eut l'avantage de rencontrer Joseph de Maistre, dont la réputation devait se répandre quelques années plus tard.

L'évêque de Québec et de Maistre dînèrent ensemble chez le marquis d'Azeglio. Le philosophe chrétien venait de publier son livre : *Du Pape*. Mgr Plessis lui exprima combien il serait flatté d'en recevoir un exemplaire de la main même de l'auteur, et celui-ci le lui apporta le soir à son hôtellerie.

Ce livre, orné de la signature de l'auteur, se conserve précieusement dans la bibliothèque de l'archevêché de Québec.—R.

LE RÉGIMENT DE CARIGNAN.—Le régiment de Carignan nous a laissé quelques-uns de ses soldats vers l'année 1670. Si l'on suppose que l'un de ces hommes était alors âgé de vingt ans, il aurait eu cent six ans l'année où Montcalm écrivait. Cela me paraît fort. Je ferai observer que les gens du siècle dernier rangeaient sous le nom de Carignan tous les militaires. Ainsi le patriarche de la Baie Saint-Paul doit avoir appartenu aux cinq ou six compagnies d'infanterie qui arrivèrent de 1684 à 1700, lesquelles n'avaient aucun rapport avec le régiment de Carignan retourné en France avant 1670.—BENJAMIN SULTE.

UN PRÊTRE MÉDECIN.—M. Pierre Joseph Compain qui mourut curé à Saint-Antoine de Chambly en 1806, avait la réputation d'être un excellent médecin. Il avait étudié cet art à Montréal sous le docteur Feltz chirurgien-major des troupes. Il avait, dit-on, un remède infailible pour guérir les cancers. Le 16 octobre 1795, il proposait à M. Plessis, alors curé de Québec, de faire connaître son secret pour traiter les maladies si le clergé voulait bien lui payer une pension. "Je possède un secret utile à l'humanité. Une foule d'indigents accourt à moi et ma cure est pauvre. Qu'on me promette d'avoir une aide de la législature ou qu'on me paye une pension et je livrerai mon secret." Dans une autre lettre il disait encore : "Je ne veux point m'enrichir, mais si je livre mon secret les docteurs s'en empareront et ils feront payer les pauvres. L'argent que je ferai, je le donnerai aux pauvres."

Voyez dans la *Gazette de Québec* du mois de mars 1799, No 1766, une annonce de M. Compain où il dit qu'il guérit des chancres.—J. E. R.

AU TEMPS DES RÉCHAUDS.—Dans le temps des églises non chauffées, un vieux curé d'en bas de Québec avait entouré son autel d'une cloison vitrée. Ce compartiment était chauffé.

Le brave homme y avait ménagé une ouverture. A chaque *Dominus Vobiscum*, il ouvrait gravement sa fenêtre, chantait magistralement les paroles liturgiques et continuait le saint office, après fermeture hermétique de la fenêtre. Il était vu pleinement du pieux auditoire sans pourtant souffrir de l'inconfort de vingt degrés au-dessous de zéro. Les prônes et sermons devaient être courts à cette époque, et l'éloquence de ces bons curés ne devait pas faire dormir les gens debout.—F. L. L. A.

LE BEAU BLÉ

Sur la route sèche et sous le soleil brûlant, Tiennot et Baptiste s'en reviennent dans leur voiture à âne. Comme ils passent près d'un champ de blé mûr, Baptiste, qui s'y connaît, dit :

"—Le beau blé !"

Tiennot qui conduit ne dit rien ; il voûte son dos. Baptiste voûte le sien pareillement, et leurs nuques découvertes, insensibles, rôtissent peu à peu, luisent comme des casseroles de cuivre.

Tiennot, machinal, tire ou secoue les guides. Parfois, il lève un bâton et frappe avec vivacité les fesses de l'âne, ainsi qu'une culotte crottée. L'âne ne change pas d'allure ; il penche la tête, sans doute pour voir le

jeu de ses sabots qui se déplacent régulièrement l'un après l'autre et ne se trompent jamais. La voiture le suit autant que possible ; une ombre boulotte traîne derrière ; Tiennot et Baptiste se courbent plus bas encore.

Ils traversent des villages qu'on croirait abandonnés à cause de la chaleur. Ils rencontrent des gens rares qui ne font qu'un signe. Ils ferment les yeux aux reflets blancs du chemin.

Pourtant, ils arrivent le soir, très tard. On finit toujours par arriver.

L'âne s'arrête devant la porte, dresse les oreilles, Baptiste et Tiennot, engourdis, remuent leurs fourmières, et Tiennot répond à Baptiste :

—Oui, c'est un beau blé.

JULES RENARD.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Cerises frites.—On lie quatre ou cinq cerises en petit bouquet (les fruits et pas les tiges) dans de la pâte à beignets. On fait frire, on saupoudre de sucre et l'on sert chaud. Excellent entremets de déjeuner.

Langues de chat.—Mélangez dans une terrine un quart de sucre et deux œufs, ajoutez un quart de farine et six cuillerées à café de kirsch ou tout autre parfum. Versez à la cuillère en formant des langues sur une tôle beurrée et en faisant cuire au four.

Biscuits (pâte).—Mélangez douze jaunes d'œufs ; 500 grammes de sucre, vanille, eau de fleurs d'oranger, citron râpé. Battez pendant une demi-heure, ajoutez les douze blancs d'œufs fouettés en neige ferme et une demi-livre de fécule de pommes de terre.

Pigeons en papillottes.—Coupez les pigeons en deux et faites-les revenir dans le beurre, puis retirez-les du feu. Mettez dans une casserole un hachis composé d'échalotes, persil et champignons, auquel vous ajouterez sel, poivre et un peu de farine. Mouillez le tout avec du bouillon, faites réduire et entourez-en les moitiés de pigeons qu'on enveloppera ensuite d'une barde de lard, puis d'un papier huilé. Mettre sur le gril environ vingt minutes.

CONSEILS PRATIQUES

Pour préserver les confitures.—On emploie généralement du papier imbibé d'eau-de-vie. Mais celle-ci s'évapore bien vite et de là vient que le sucre se cristallise à la surface de façon désagréable. Pour éviter cet inconvénient, employez la glycérine. Imbibez votre papier de glycérine des deux côtés et posez-le sur la confiture. La glycérine ne s'évapore pas empêche l'évaporation de la confiture, et naturellement aussi la cristallisation du sucre.

Le céleri contre le rhumatisme.—D'après le *New-York-Times*, la guérison du rhumatisme pourrait être obtenue en mangeant beaucoup de céleri. Pour cela, il est nécessaire de faire bouillir le céleri, de façon à en avoir une vraie décoction, puis de prendre du lait avec un peu de farine et de noix muscade, de mettre le tout dans une casserole avec une petite quantité de pain et de pommes de terre. On assure qu'avec ce médicament, n'importe quelle affection rhumatismale disparaîtra. Ce procédé vient d'un médecin américain. C'est tout dire ; mais on ne risquera pas de s'empoisonner en l'essayant.

Recette contre les piqûres de guêpes. Voici une recette bien simple et à la portée de tout le monde pour éviter les pénibles suites des piqûres de guêpes. Dès que l'on se sent piqué, il faut frotter vigoureusement l'endroit de la piqûre, avec une poignée d'herbes aromatiques ou à défaut avec du gazon ou toute autre herbe ou feuille d'arbre souple et douce.

Cette friction si simple, faite aussitôt la piqûre, empêche l'enflure de se produire et la douleur de se clarifier. Si l'aiguillon de la guêpe est resté dans la

peau, on l'extrait avec une aiguille, on verse ensuite sur la plaie quelques gouttes d'huile d'olive, et il ne paraît plus rien du mal.

Moyen d'enlever les taches de rousseur.—Faire des cataplasmes de figues vertes pilées ou de feuilles de figuier broyées avec de l'eau, et les appliquer le soir à froid sur la figure ; renouveler plusieurs jours de suite.

Restauration du velours.—On place une plaque de métal sur un réchaud rempli de charbon incandescent ; sur cette plaque on pose la toile sur l'envers du velours et l'on brosse doucement le velours dans son sens, à toutes les places où il a été écrasé ; on doit mouiller sans cesse le morceau de toile.

JEUX ET AMUSEMENTS

METAGRAMME

Sans lenteur, sans secousse,
Avec cinq pieds je pousse
Et m'étends, verte et douce,
Riant manteau des prés.
Si ma tête se change,
Sur un char on me range,
On me mène à la grange,
On bat mes grains dorés.

ÉNIGME

Je ne suis point esprit, et corps je ne suis guère,
Bien qu'on me puisse voir toujours à la lumière ;
On pourrait me toucher, mais quant à me saisir,
L'imprudent qui l'essaie est sûr du repentir.
Me fait naître qui veut, qui veut me peut détruire,
Un souffle quelquefois pour cela peut suffire,
Mais laissez-moi grandir et vous pourrez juger
De se fier à moi qu'il est souvent danger.

PROBLÈME POINTÉ

C* q** m* d***** d* l'h*****, c'*** d* p*****
q** t*** c* q** n*** v***** s*** d* l'h***** u*
j***.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 796

Problèmes chiffrés.—Tenter est des mortels, réussir est des Dieux.

Anagramme.—Clientèle, Etincelle.

Surprise.—Vaurien.

Charade.—As-pic.

Logogriphe.—Truffe. Furet. Rue.

Nul n'est content de sa fortune ni mécontent de son esprit.

L'histoire est la conscience du genre humain.—L'abbé PÉREYVE.

GRAVURE-DEVINETTE



Toute la basse-cour vient à ma rencontre : mais où donc est ma sœur, que je n'ai pas vue depuis des années ?

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Pour la mariée

Qui dit fiancée, ne dit-il pas : heureuse. C'est qu'en effet la jeune fille espère avoir trouvé pour la vie le soutien et l'amour ; on assure qu'un moyen simple d'attirer en son nouveau foyer le bonheur si difficile à atteindre, c'est d'emprunter, pour la cérémonie nuptiale, les bas d'une femme heureuse en ménage ; essayez-en : c'est si commode et cela n'engage à rien.

Encore un point : s'il pleut en ce beau jour, la jeune mariée est sur le point de se désoler de voir gâter une fête aussi solennelle ; qu'elle se console, la pluie ce jour-là est signe d'argent pour le nouveau ménage.

La vie moyenne en Europe

La durée de la vie moyenne varie, comme le montre le tableau ci-dessous, dans les divers pays d'Europe :

Suède et Norvège.....	50 ans
Angleterre.....	45 ans et 3 mois
Belgique.....	44 ans et 11 mois
Suisse.....	44 ans et 4 mois
France.....	43 ans et 6 mois
Autriche.....	39 ans et 8 mois
Italie et Prusse.....	39 ans
Bavière.....	36 ans

Ces chiffres sont basés sur le taux de la mortalité considérée pendant la période des dix dernières années.

Il était temps

Un récent mariage dans l'une des paroisses de l'Etat fut interrompu si souvent que les invités furent réellement contents lorsque la cérémonie se trouva terminée. Le tout marchait bien jusqu'au moment où le marié dut présenter l'anneau de fiançailles. En vain chercha-t-il dans les poches de son pantalon cet anneau, il ne put le trouver. Rien, rien excepté un trou par lequel l'anneau était probablement tombé dans une de ses bottes cirées. Qu'allait-il faire ? "Otez vos bottes," dit le prêtre. Le silence était vraiment poignant. L'organiste, au commandement du prêtre, joua involontairement. Le jeune homme ôta sa botte, l'anneau fut trouvé et aussi un trou dans sa chaussette. Jeune homme, il est temps que vous preniez femme.

Récompense littéraire

Le *Musée des familles* cite ce singulier exemple de récompense littéraire :

Christ-Gellert (né en 1715, mort en 1769), poète allemand, dont les fables avaient obtenu un grand succès populaire, reçut un témoignage d'admiration d'un genre tout particulier.

Un jour, à Leipsick, qu'il habitait, il voit s'arrêter devant sa maison un grand chariot chargé de bois de chauffage.

Ouvrant la porte, il se trouve en face d'un paysan qui lui demande s'il n'est pas le monsieur qui fait de si jolies fables ?

— Il est vrai que je fais des fables, répond modestement Gellert.

Aussitôt le paysan prie le fabuliste d'accepter sa voiture de bois comme une faible marque de sa reconnaissance pour le plaisir que ses fables lui ont causé.

Des manières de ramasser son argent

Dans un des plus importants bureaux de change à Londres, on a fait des observations très curieuses sur la manière dont les individus des différentes nations ramassent leur monnaie : — L'Anglais met dans la poche droite de son pantalon, les pièces d'or, d'argent, et de cuivre, sans plus de cérémonie. Et lorsqu'il en a besoin, il puise dans cette poche à pleine main. — L'Américain serre ses billets de banque dans un petit

portefeuille spécial, plat, et à dos vert. — Le Français se sert d'un porte-monnaie ordinaire. — L'Allemand exhibe une bourse couverte de broderies en soie, sans doute le travail de quelque Gretchen ou Mina. — L'Américain à moitié civilisé des pays torrids, ramasse ses dollars dans une ceinture contenant des poches fort adroitement dissimulées pour dérober les pickpockets. Quelques-unes de ces ceintures coûtent fort cher. — L'Italien de la classe pauvre serre sa petite fortune dans un mouchoir de couleurs gaies, auquel il fait plusieurs nœuds, et le ramasse secrètement dans quelques poches mystérieuses de ses habits. — L'Espagnol fait de même. — Le Russe de la basse classe fait son coffre-fort de ses souliers ou de la doublure de ses vêtements.

Les trois paresseux

Un gentilhomme se promenait un jour dans son parc quand il aperçut trois compagnons couchés sur l'herbe fleurie.

Allant à eux il leur dit :

— Vous m'avez l'air de trois vrais paresseux. Si je connaissais le plus paresseux des trois, je lui donnerais un souverain (25 francs).

— Vous pouvez alors me le donner, monsieur, dit l'un d'eux, car souvent quand je me sens disposé à dormir je n'ai pas même le courage de fermer les yeux !

— Je suis plus paresseux que cela, fit le second, car lorsque je prends place près du feu pour me chauffer, je me brûlerais plutôt les mollets que de tirer mes jambes en arrière.

— Tout cela n'est rien, dit le troisième ; moi, je suis tellement paresseux que si j'étais sur le point d'être pendu, que j'eusse la corde au cou et un couteau bien affilé dans une main, je ne lèverais pas le bras pour couper la corde !

— Peste, mon ami, dit le gentilhomme, vous êtes certainement le compagnon le plus paresseux que j'aie rencontré ! Tenez ! tenez ! prenez le souverain.

— Voulez-vous avoir la bonté de le mettre dans ma poche, répliqua sans bouger le bon fainéant.

L'odeur de la terre

Tout le monde sait que la terre, humectée ou fraîchement remuée, dégage une odeur particulière, dont on a bien souvent recherché la cause sans y réussir d'une manière absolument satisfaisante. La revue *Knowledge* vient de publier sur ce sujet un travail intéressant et que signale la *Revue Scientifique*. D'après l'auteur de cette notice, M. Clarke Nuttall, cette odeur est due, à n'en pas douter, à la présence de bactéries qui ont été étudiées dans ces derniers temps, les *cladotrix odorifera*, qui se trouvent dans la terre, massées en colonies d'une apparence d'un blanc laiteux. Individuellement, les bactéries sont incolores, en forme de cordon ; elles augmentent numériquement en se subdivisant d'une façon continue en deux dans le sens de leur longueur et produisent une substance qui, en se volatilissant, donne l'odeur spéciale que l'on connaît.

Le *cladotrix odorifera* est capable de persister à des périodes prolongées ; son développement s'arrête alors, mais sa vitalité reste latente, et l'arrivée de l'eau suffit à lui rendre sa vigueur.

Pourtant l'humidité est une condition nécessaire de sa vie active ; c'est pourquoi, sans doute, l'odeur de terre est surtout perceptible après la pluie ; du reste, le produit odorant sécrété se comporte comme l'eau pour la vaporisation. De même, l'odeur plus nette pour la terre fraîchement remuée s'expliquerait par le fait que la terre est plus humide dans les couches sous-jacentes qu'à la surface et que, ces couches étant amenées à l'air, il se produit une évaporation plus active.

L'intimité d'une reine

La reine Victoria disait un jour à Mme Oliphant : "Moi aussi, je travaille énormément." Un article de M. Jessop sur le château de Windsor illustre bien cette parole.

La reine Victoria est à elle-même son principal in-

tendant. Chaque matin, le cuisinier-chef lui fait parvenir une feuille de papier où elle lit et change à son gré. Elle compose ainsi le menu des repas du jour. La table royale est toujours richement et abondamment servie. Les primeurs y figurent en toute saison. Mais personnellement, la reine mange peu. Son déjeuner consiste uniquement en œufs et en beurrées. On sert la reine et ses hôtes dans de la vaisselle plate. Les comptes de la maison royale sont tenus avec un soin minutieux. Les provisions de toute sorte ne sont livrées que dans l'ordre prescrit, contre des bons imprimés. Il n'est pas jusqu'aux biscuits pour les chiens qui ne fassent l'objet d'une comptabilité spéciale. Ces habitudes régulières furent jadis introduites par le prince-consort. La reine Victoria a tenu la main à ce qu'elles ne se perdissent pas. Ce système lui permet de mener un grand train de maison avec des revenus relativement peu considérables.

La reine, affirme-t-on, déteste tout particulièrement quatre choses : les choux, le gaz, le tabac et les chats. Dans ses appartements, elle fait brûler du bois, surtout du hêtre. Récemment, elle a fait installer l'électricité à Windsor. Mais elle préfère s'éclairer avec des bougies de cire. Il est expressément défendu de fumer dans le château. Il est de même interdit sévèrement d'y introduire un chat. "Marco" le chien favori de l'impératrice des Indes, est le seul animal toléré à l'intérieur de la résidence royale.

La disparition très prochaine du soleil

Depuis quelque temps déjà, un bruit sinistre s'est répandu par l'univers : la mort, la disparition prochaine du soleil ! Ce bruit s'est transformé en une clameur désespérée, poussée par la science. La mort du soleil, ce serait l'anéantissement de la terre suivi de la destruction de la race humaine entière. C'est pourquoi les savants de tous les pays se demandent anxieusement comment remplacer les bienfaits et chauds rayons du soleil.

Celui qui le premier a poussé le cri d'alarme est un Norvégien, le docteur et professeur Birkedal. Il a fait cette découverte stupéfiante et désespérante à la fois, que l'astre-roi, qu'adora le monde entier aux premiers âges de l'humanité, est sur la voie d'une rapide décrépitude.

Les calculs de cet astronome, à ce qu'il affirme, lui ont démontré que le soleil ne vivra pas plus de cent ans, à moins qu'il ne reçoive d'ici là une nouvelle chaleur de source imprévue et inconnue. Cela ne peut manquer de se produire logiquement, si le grand architecte de l'Univers n'a rien abandonné au hasard dans sa construction des mondes.

Il serait peut-être permis de rire de l'étrange prophétie du docteur Birkedal, si un autre Norvégien, le professeur Mohn n'était venu tout récemment confirmer les dires de son compatriote dans une conférence faite, il y a quelques semaines, à Christiania.

Au cours de cette conférence, M. Mohn a démontré à ses auditeurs, au moyen d'arguments des plus décisifs, que toutes les constatations scientifiques semblent malheureusement donner raison aux lugubres affirmations du professeur Birkedal, qui sont d'accord avec certains phénomènes récents de météorologie, phénomènes qu'on ne saurait expliquer en dehors d'une décroissance rapide des forces du soleil.

Souhaitons qu'en dépit de la grande somme de science que possèdent les deux docteurs norvégiens, leurs calculs pèchent par la base et que les résultats sinistres qu'ils nous promettent demeurent très loin de la réalité. La perspective de voir mourir le soleil n'aurait, en effet, rien de bien agréable pour nos malheureux petits-neveux !

Poignée de devinettes

— Qu'est-ce que personne ne veut avoir et que personne ne veut perdre ? — *Une tête chauve.*

— Qu'est-ce qui guide l'aveugle sans y voir ? — *Son bâton.*

— Qu'est-ce que tout le monde fait en même temps ? — *Vieillir.*

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin.

Monsieur F. Gingras, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Eczéma, Maladie de la peau, Eruptions sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui pût le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des célèbres *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin, tant dans les journaux français et anglais du Dominion que des États-Unis. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des *Pilules Cardinales*. Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des *Pilules Cardinales*, le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai.

Se vendent partout.

NOUVELLES A LA MAIN

—Vous encouragez toujours des jeunes médecins, monsieur X. ?

—Oui, ils sont trop timides pour faire de gros comptes, et ils s'intéressent plus à leurs patients.

Le père (anxieux).—Cher docteur, le mal aux yeux de ma fille empire de jour en jour. Elle va se marier, et je crains qu'elle ne devienne aveugle.

Le docteur.—Laissez-la se marier le plus tôt possible. Si quelque chose peut lui ouvrir les yeux, c'est bien le mariage.

Mme X..., dont l'instruction laisse un peu à désirer, conseille à sa fille, qui a dix-huit ans, d'accepter un parti qui se présente.

—Non, maman, je veux continuer mes études.

—A quoi bon ? Tu sais bien que les hommes n'aiment pas beaucoup les femmes savantes.

—Pardonnez-moi, maman ; tout le monde n'est pas comme papa.

UN HOMME HEUREUX

L'homme heureux c'est celui qui emploie le *Baume Rhumal* pour chasser son humeur.

La Pauvreté du Sang

La pauvreté du sang est la cause d'un nombre infini de maux, de troubles, de souffrances auxquels sont sujettes surtout les femmes et les jeunes filles: elles sont nerveuses, irritables, capricieuses dans leurs goûts et leurs affections, tantôt d'une gaieté exubérante, tantôt d'une tristesse inconsolable. En pareil cas, les médecins ordonnent régulièrement les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard dont la formule offre la précieuse garantie de l'approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Un peu de persévérance dans le traitement assurera la guérison d'une foule de maladies qui ont leur origine dans un sang épuisé. On trouve ces *Pilules* dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

Excès de Fatigue

Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent à un moment donné par tomber malades, épuisées, incapables du moindre effort sans en éprouver une fatigue extrême, pénible. Cet état qui, à la longue, peut devenir très grave et même entraîner des conséquences fatales, exige d'ailleurs un traitement très facile à suivre sans rien changer à son régime ni à ses occupations ordinaires, nous voulons parler de ces merveilleuses *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, expérimentées avec succès par les plus grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstituer le sang des personnes épuisées et fatiguées. Dans toutes les pharmacies à 50c la boîte. Envoyées par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Écho de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie) FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, hâles, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est sursé et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille (chantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 267 ST-JACQUES, MONTREAL

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

LAPRÈS & LAVERGNE Photographes
 No 360 RUE ST DENIS
 COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
 BUREAU TEL. MARCHANDS 843 EST 1263
 RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --
 Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La Boisson des Enfants

C'EST L'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

VENTE DE MEUBLES D'AOUT

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettons pas en stock ont été marquées à des prix très bas. Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig.—Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

Encouragement

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux:—

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do
Prix spéciaux au delà de 65 ans.		

Bureau: No 1756 RUE STE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1235
 Marchands 563 **OUVERT NUIT ET JOUR.**

PRATIQUES DANGEREUSES

On a vu des laitiers verser dans leurs bidons l'eau recueillie dans le ruisseau. Ces eaux, infectées de germes de toutes sortes, constituent un véritable poison. La diarrhée, les vomissements, les coliques, la fièvre typhoïde, etc., sont les suites inévitables de l'ingestion du lait "coupé" de pareille eau. Allez donc, après cela, nourrir vos jeunes enfants avec du lait qui leur donnera des coliques, de la diarrhée, et par les grandes chaleurs favorables au développement rapide des microbes, le choléra infantile qui, chaque été, moissonne par milliers les enfants du premier et du second âge. Les savants se sont émus en présence du nombre extraordinaire de décès parmi les jeunes enfants ; ils ont recherché les causes de cette excessive mortalité et en sont arrivés à la conclusion qu'elle était due à une alimentation défectueuse, que le lait était le grand coupable, et ils ont trouvé la formule de LA PEPTONINE, qui est assurément, aujourd'hui, l'aliment par excellence pour les jeunes enfants, surtout à l'époque du sevrage.

La Peptonine favorise la croissance et le développement des jeunes enfants et les prémunit contre les nombreuses dispositions et maladies auxquelles sont sujets les petits enfants. La Peptonine a été analysée par le R. P. Fillion, professeur de chimie à l'Université Laval à Québec, qui la proclame un aliment complet, facilement assimilable et bien digestible. Avec l'autorité du savant professeur et de plusieurs éminents chimistes, on peut tenter l'expérience : les enfants s'en trouveront bien et les mères de famille également. La Peptonine se vend 25 cents la grande boîte dans toutes les pharmacies et épiceries. Au cas où votre fournisseur n'en aurait pas en ce moment, adressez-vous au Dépôt Principal, 382, Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal, ou téléphonez : Bell-East 1288.

CHOSSES ET AUTRES

—Un médecin déclare que les personnes qui dorment la bouche fermée vivent le plus longtemps.

—Le premier tramway électrique du monde fut construit en Irlande, entre Bushmills et Giant's Causenay.

—Le premier livre imprimé avec des caractères métalliques fut une copie de la Bible, qui parut entre 1450 et 1452.

—Il pleut rarement dans le grand désert de Sahara, en Afrique. Il arrive que l'on voit des périodes de douze ans sans pluie, où les habitants sont quelquefois amenés à mettre fin à toutes leurs discordes et à se grouper, amis ou ennemis, autour d'un seul point où les puits donnent encore un peu d'eau.

LE BEAU MAL—LES DESTRUCTEURS

Ce mal, effroi des mères de famille et des jeunes filles, ce mal qui fait de si nombreuses victimes en ce pays, a enfin trouvé les destructeurs : Le *Régulateur de la Santé de la Femme*, Les *Female Plasters*, du Dr J. Larivière. Ces spécifiques ont opéré une révolution complète dans la manière de guérir cette terrible affection, et aujourd'hui, les médecins les plus éminents en prescrivent l'usage dans tous les cas les plus difficiles avec un succès sans précédent. Les cures merveilleuses opérées par ces remèdes se succèdent sans interruption depuis plusieurs années.—L'un agit extérieurement, l'autre intérieurement.—Le "Female Plaster" calme le mal, l'endort ; le "Régulateur de la Santé de la Femme" le tue jusque dans les racines les plus profondes et l'extirpe pour toujours de l'organisme.—En vente partout, \$1.00 le "Régulateur" et 25 cents le "Female Plaster" ou écrire au DR J. LARIVIERE, Manville, R.-I.

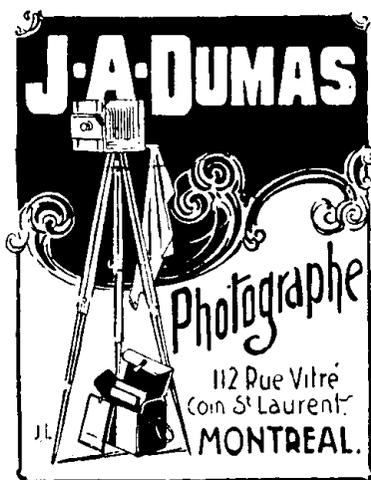
—Les Egyptiens prenaient peu de soin de leurs habitations tandis qu'ils n'épargnaient rien pour orner leurs tombes. Les premières, ils les regardaient comme leurs demeures temporaires tandis que les tombes, ils les considéraient comme le lieu où ils devaient habiter pour l'éternité.

—C'est que, probablement, il vit chez son oncle, lui répondit le malheureux gamin.

—Le seul produit vraiment remarquable de l'industrie coréenne, dit M. Marcel Monnier, est le papier qui n'a point son pareil, pas même en Chine ni au Japon. Tour à tour souple comme un tissu de soie ou rigide comme le métal, il se prête à tous les usages. Trempé dans l'huile de sésame, il devient parfaitement imperméable et d'une résistance extraordinaire. On l'emploie en guise de tapis, de tentures, de vitrage, de literie. On en fait des vêtements de voyage, des chapeaux, des malles d'une solidité à toute épreuve. Je ne serais pas autrement étonné si quelque jour, importé en Europe, ce papier sans rival devenant à la mode se transformait en mille riens charmants sous la main de nos ouvriers d'art et de nos décorateurs.

—Sommaire du *Monde Moderne* (août) Romans en supplément. — Souvenirs d'Afrique, par E. Girardin. — Le Palais Royal, par G. Tomel. — Les chansons d'enlèvements, par L. Pineau. — Le cuirassé moderne, par C. Casciani. — Jim et Jack, par P. Warrego. — L'enseignement commercial, par G. Cadoux. — La culture du blé aux Etats-Unis, par A. White. — Noce provinciale. — Le mouvement littéraire, par L. Claretie. — Causerie scientifique. — Chronique théâtrale. — La musique. — Sports, etc.

Ce numéro contient 130 gravures. En vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine.



C'EST DESAGREABLE

L'enrouement est désagréable ; il fait souffrir. Prenez du *Baume Rhumal* il disparaîtra.

Veilles Prolongées

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles ou les excès de toute nature éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant pendant quelque temps au régime des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, régime très facile à suivre, quelle que soit la nature de vos occupations et sans rien changer à vos habitudes. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse de la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Dans toutes les pharmacies, 50c la boîte. Envoyées par la malle sur réception du montant, en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

MESDAMES

Avant de faire vos achats cette semaine, veuillez donc comparer les prix qui suivent avec ceux que vous avez l'habitude de payer, faites le

CALCUL DE L'ARGENT

que vous pouvez épargner, et si vous trouvez que ça vaut la peine, dites-le à vos nombreuses amies, et ne manquez pas d'en profiter toutes. Dites-vous que vous n'avez aucun risque à encourir en faisant vos achats à la

Grande Maison Populaire
J. N. BROSSARD & CIE

Lisez bien notre annonce

Etoffes à Robe réduites de 50 p. c.
Indiennes Anglaises valant 13 cts, réduites à 7½c.

Avant nos grandes réparations, les Blouses, nous les donnions à 95c, réduites à 49c.

Quelle chose qui vous surprendra.
Robes de Matin valant \$1.75, tant qu'il y en aura 73c.

Jupes avec garnitures nouvelles, valant \$1.80, prix extra populaire 74c.

Ordres par la malle toujours exécutés avec diligence.

J. N. Brossard & Cie

COIN

MONTCALM et STE-CATHERINE

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU, spécifique infailible contre le rifle, l'eczéma le mal de barbe, les plaies aux jambes les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. S'il se présente un cas où la POMMADE ANTISEPTIQUE ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la CIE PHARM. DU DR RAMEAU, 370 rue Craig, Montréal.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

86,493

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélarts, ni aucun métal— Met les mains comme du satin— Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

Les Dames

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D' "PELIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les
PILULES AN-ONIO avec les
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Paris: MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Le Petit Windsor



Restaurant
des Gourmets
101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.
F. DUBOIS, Gérant.

Grande Vente Préliminaire

Les changements que nous faisons subir à nos magasins sont en vue d'en faire les mieux agencés de notre localité.

L'inauguration se fera par

Une Grande Vente d'Ouverture d'Automne

mais avant cette ouverture il nous faut faire tant de travaux, que nous sommes forcés de faire ce que nous appellerons

Une Vente Préliminaire

Les améliorations considérables que nous voulons faire, nécessitent le déplacement de plusieurs départements qui sont encombrés de marchandises que nous sommes déterminés de vendre à GRANDS SACRIFICES plutôt que de les déménager d'un étage à l'autre.

Il y a dans ces départements que nous changeons de destination, des marchandises toutes nouvelles, de toutes les saisons. Elles seront néanmoins sacrifiées et vendues à aussi bon marché que le sont à beaucoup d'endroits des marchandises avariées et passées de mode.

Rappelez-vous que notre établissement n'en est pas un de second ordre, mais un des plus considérables de la ville, l'assortiment est complet, varié et de choix.

Profitez de cette vente unique que nous sommes forcés de faire pour faciliter les travaux. Voyez s'il y a des marchandises et des prix semblables aux nôtres.

LETENDRE & ARSENAULT,

1593 rue Sainte-Catherine, Montréal.



Fumez le
Fameux
Cigare

La Champagne

Préférés des connaisseurs

—Fait du plus pur Havana— Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

Nouveaux Gants de Kid

Nuances Recherchées: CYRANO, VIOLET, Etc.

GANTS de Kid Noir, faits sur mesure, garantis et ajustés—Brochés.
\$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 4 boutons, couleur ou noir, 50 cts la paire.

GANTS d'hommes. 75 cts et plus.

Gants et Corsets
Réparés à Peu de Frais.

J. B. A. LANCTOT, - 152 rue St-Laurent

Fabricant de Gants

SPECIALITE DE CORSETS D. & A., P. N., P. D., R. & G., etc., etc.

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent,

Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



Ce n'est une Révélation

pour personne d'annoncer que **Notre Département** pour Hommes est toujours bien assorti, que les marchandises sont de goût, de choix. Nos ventes considérables sont une preuve que **Ce Département** est connu, apprécié. Ce ne sera pas non plus **UNE RÉVÉLATION**, si nous disons que **Ce Département** comme tous les autres a subi la contagion de la **Réduction**. Tout dans le stock a été réduit, particulièrement les articles suivants:

Vestes en toile de couleur, ces vestes donnent un air de confort quand il fait chaud. 75c

Cols unis aux couleurs voyantes, boucles, faux-cols, réduits de moitié—dans tous les prix.

Corps, un job de Corps, nous n'avons pas les caleçons, c'est pourquoi vous pouvez acheter ces Corps à 50c bien qu'ils valent de \$1.00 à \$1.50.

Chemises en toile Oxford, encolure parfaite, elles valent 75c, réduites à 39c

Un lot Chemises d'une valeur extra de \$1.00 pour 50c

Mouchoirs Hemstitched, pure toile, ils valent \$4.00 la douzaine, réduits à \$1.50

Chaussettes mérinos couleur, valant de 50c à 90c réduites à 25c

Tweeds. Notre réputation n'est plus à faire pour le grand choix des beaux tweeds chez nous. De même que la réputation de notre tailleur qui donne toujours satisfaction aux clients. C'est le temps d'acheter un habillement à bon marché chez

ARCHAMBAULT FRERES

Angle Ste-Catherine et Amherst.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Gie Medicate du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

Hamacs Un choix superbe à bon marché.
Boyaux d'Arrosage

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mo.
ABONNE- { Paris et Seine 50f 28f 14f
Départements 56. 29f 15f
MENT { Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale** de France et de l'Etranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède ma complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la gypsepsie et la maladie du foie
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1892, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour **Le Monde Illustré**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

22251

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE,
ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE
D'ŒUVRES D'ART
PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot ... valeur \$10,000	4e Lot ... valeur \$1,000
2e " ... " 4,000	2 Lots ... " 500
3e " ... " 2,000	5 " ... " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le **PROCHAIN TIRAGE** aura lieu le **24 AOUT 1899**,
au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal
No 134, rue Saint-Jacques

CORSETS



Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets.
Coupe parfaite.
Toujours en stock les

**R.G. - P.D.
D.A.**

FERRISS, Etc

C.-J. GRENIER,

2310 Ste-Catherine,
Près rue Mansfield.

1618 Ste-Catherine,
Près rue St-Hubert.

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 848.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir, de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

— GERANT



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarnation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable

Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



“ Qui êtes-vous, demanda-t-il, un marchand ou un travailleur ? ” — Page 63 — Col. 3.

L'OISEAU DU DÉSERT

V

L'EXPLICATION

(Suite)

Néanmoins Clara, après avoir cherché longtemps l'explication de cet étrange événement, finit par se rassurer un peu. Elle avait trois mois devant elle et ce délai lui semblait être une éternité. D'autre part, elle songeait involontairement aux éventualités nombreuses énumérées par Martigny lui-même. Il régnait une extrême mortalité parmi les chercheurs d'or ; les querelles, l'abus des liqueurs fortes, les privations, l'insalubrité du climat, exerçaient sur eux de grands ravages, et le vicomte pouvait en effet succomber à la peine avant le terme fixé. Mais Clara ne voulait pas permettre à son esprit de s'arrêter à ces coupables espérances ; elle aimait mieux s'en remettre à la Providence qui lui ferait peut-être retrouver le diamant aussi miraculeusement qu'il avait été perdu. D'ailleurs, elle avait cru s'apercevoir que Martigny, malgré le cynisme de ses principes, malgré sa dureté peut-être affectée, conservait encore quelques sentiments délicats, et elle comptait, le moment venu, ne pas les invoquer en vain.

Elle recouvra donc graduellement une sérénité qui pouvait tromper même l'œil clairvoyant de sa mère. Comme elle était assise à sa place accoutumée, derrière une pile de marchandises, quelqu'un entra dans le store d'un pas lent et majestueux. Le son d'une voix connue la fit tressaillir et elle se leva brusquement à la vue de Richard Denison.

Le magistrat était en costume du soir, habit noir et cravate blanche, quoiqu'on fût à peine au milieu du jour, et sa belle figure reflétait, en dépit de lui-même, une certaine émotion. Après avoir salué Mme Brissot, il s'approcha de la jeune fille, et, lui prenant la main, il lui dit selon son habitude :

— Bonjour, miss Clara.

— Bonjour, monsieur Denison.

Malgré la froideur apparente de cet abord, les deux jeunes gens avaient pu s'assurer, dans ce rapide con-

tact, qu'ils étaient également agités ; la main de Clara était brûlante de fièvre ; celle de Richard éprouvait un léger tremblement.

Bientôt le juge de paix dit à Mme Brissot d'un ton embarrassé :

— Vous plairait-il, madame, de m'accorder un moment d'entretien particulier... là, dans votre petit parloir ?

— A vos ordres, monsieur Denison ; Clara, mon enfant, veille un peu à ce que Sémiramis, pendant mon absence, ne fasse pas trop de sottises... Monsieur le juge, veuillez me suivre.

Et tous les deux passèrent dans la pièce voisine.

L'entretien se prolongea ; mais, sauf quelques sons vagues, on ne pouvait rien entendre de ce qui se disait dans l'arrière-boutique. Clara, inquiète et rêveuse, songeait au sujet probable de cette conversation entre Richard et sa mère, quand un bruit, qui s'élevait à l'autre extrémité du magasin, attira son attention. Sémiramis gourmandait un personnage qui venait d'entrer et dont la voix rauque et dure annonçait un indigène australien.

— Quoi vous demander ? disait-elle dans son mauvais anglais, moi pas comprendre du tout... Allons ! vous pas digne de parler à femme comme moi... Vous retourner à votre camp bien vite, bien vite, ou moi faire fouetter vous, méchant nègre !

Comme on le voit, Sémiramis avait son aristocratie ; néanmoins, l'indigène ne tint pas compte de ce congé en règle et articula, non sans quelques efforts :

— Mis... Clara.

Mlle Brissot se leva précipitamment et courut vers l'entrée du store.

— Eh ! dit-elle, c'est le sauvage que j'appelle Tête-de-Crin... A quoi pensez-vous Sémiramis, de tourmenter ce pauvre homme ? Oubliez-vous qu'il est mon protégé depuis le jour qu'il nous fit traverser dans son canot d'écorce la rivière qui venait de déborder subitement ? Allons ! donnez-lui un verre d'eau-de-vie pendant que je vais m'enquérir de ce qu'il désire.

— Moi pas faite pour servir un nègre," murmura Sémiramis en allant toutefois chercher une bouteille d'eau-de-vie et un verre, de l'air d'une princesse humiliée.

Tête-de-Crin, comme l'appelait Clara, était en effet un de ces noirs indigènes qui vivent encore à l'état sauvage dans les colonies australiennes, et dont la race, refoulée peu à peu par la civilisation, abrutée par la misère et l'usage des liqueurs fortes, ne peut tarder à s'éteindre. Il avait une cinquantaine d'années ; son épaisse crinière, ainsi que sa barbe inculte et sordide, était déjà toute blanche. Il avait les bras et les jambes grêles des individus de sa race, particularité d'autant plus facile à constater, que ses bras et ses jambes étaient nus. Tout son costume consistait en un manteau de peau d'opossum, encore était-il probable qu'il l'avait mis pour venir à la ville, car ses pareils, d'habitude, n'abusent pas des vêtements. De grossiers tatouages sillonnaient son corps ; il avait un air farouche et tenait à la main plusieurs sagaies. A la vue de Clara, il se mit à faire des bonds convulsifs, sorte de danse chargée d'exprimer son allégresse en présence de la charmante Européenne.

Les naturels australiens quittaient ainsi parfois leur tribu pour venir dans les villes mendier quelque objet de peu d'importance. En général, ils étaient bien accueillis par les colons qui, pleins de pitié pour cette race dégradée, s'empressaient de les satisfaire, après quoi les sauvages retournaient dans leurs solitudes. Tête-de-Crin, bien qu'il fut chef d'une tribu de quinze à vingt personnes, était un des quémendeurs qui se montraient le plus souvent dans les rues de Dorlingstation. Ayant eu l'occasion de rendre à Clara et à son père un léger service, dont il avait été du reste amplement récompensé, il venait de temps en temps au store solliciter une petite offrande. Habituellement c'était de la nourriture, un verre d'eau-de-vie, ou des objets de mince valeur, tels qu'un clou pour armer sa sagaie ou simplement un bout de corde pour retenir son manteau ; et sans doute un motif de ce genre l'avait déterminé cette fois encore à quitter pour quelques heures les bois où vivait sa tribu.

Clara ne s'effraya nullement de cette visite. Elle s'approcha du sauvage en souriant, et, dans un langage où le geste avait plus part que la parole, elle lui demanda ce qu'il souhaitait ; Tête-de-Crin répondit par des sons inarticulés et inintelligibles.

Alors Clara lui montra successivement divers objets contenus dans le magasin : des vêtements, des ustensiles de chasse et de pêche, des vases de terre ou de bois. A tout cela l'indigène secouait la tête ; il finit par prononcer distinctement plusieurs fois le mot : *hisso*.

Clara ne comprenait pas davantage ; mais Sémiramis, malgré son mépris pour les noirs australiens, était un peu mieux au courant de leurs habitudes et de leur idiome, dit à sa jeune maîtresse :

— Miss Clara, *hisso*, dans la langue de ces vilains sauvages, vouloir dire : serpent noir... Méchante bête, serpent noir ! Homme mordu, mourir une minute après.

— Nous voilà bien avancés, répondit Clara. Ce n'est pourtant pas un serpent noir que nous demande Tête-de-Crin. Il en trouverait assez dans le *bush* sans en venir chercher ici, et, comme dirait mon père : “ Nous ne tenons pas cet article.”

Cependant une idée se présenta tout à coup à son esprit ; elle se souvint que de tous les objets convoités par les sauvages de l'Australie le plus précieux à leurs yeux était une baguette de fer ; non pas qu'ils se servent de ces baguettes pour leur défense ; à défaut de fusils, leurs casse-tête, leurs sagaies et surtout leurs *boomarengs*, arme singulière qui revient dans la main de celui qui l'a lancée après avoir frappé le but, suffisent amplement à leurs besoins. Mais quand l'un d'eux est parvenu à se procurer une de ces baguettes, il croit n'avoir plus rien à craindre du serpent noir, ce terrible reptile qui infeste le pays, et certains indigènes donneraient tout ce qu'ils possèdent, ce qui à la vérité n'est pas grand-chose, pour une baguette de ce genre.

Dès que Clara eut soupçonné le désir de son protégé, elle se dirigea vers une partie du store où se trouvaient de vieilles armes et elle y déterra un fusil de munition tout rouillé qui pouvait provenir de quelque garde national français. En ayant arraché la ba-

quette, non sans effort, elle la remit à Tête-de-Crin. A peine celui-ci fut-il en possession de la tige de fer, qu'il la fit tourner au-dessus de sa tête, en manifestant la joie la plus vive. Il riait, il dansait, il poussait des cris frénétiques, sans cesser d'agiter dans tous les sens la bienheureuse baguette.

Bientôt, voulant donner aux spectatrices une idée de l'usage auquel il devait l'employer, il représenta dans une pantomime expressive ses luttes contre le serpent noir. D'abord il imita le sifflement du reptile qui se dresse furieux dans les hautes herbes ; puis il parut se mettre lui-même sur la défensive ; le corps penché en avant, l'œil fixe et attentif, il demeura immobile, sa baguette à la main. Tout à coup le serpent parait s'être élançé ; la baguette décrit une courbe dans l'air ; le serpent tombe avec un de ses anneaux rompu, et l'Australien imite d'une manière grotesque ses contorsions sur le sol. Enfin la tête du reptile est coupée et le vainqueur célèbre par de nouveaux chants et de nouvelles danses son triomphe imaginaire.

Clara avait très bien saisi le sens de cette pantomime. Voyant Tête-de-Crin tout essoufflé et tout en sueur, elle fit signe à Sémiramis de lui présenter le verre d'eau-de-vie. Le sable du désert n'absorberait pas plus vite cette goutte d'alcool que ne la but le sauvage. Il eût volontiers accepté une seconde rasade, et Clara de son côté, ne la lui eût pas refusée, mais Sémiramis s'interposa.

« Non, non, miss Clara, répondit-elle en cachant le verre et la bouteille ; pas griser lui : si lui gris, devenir furieux, et quoi faire alors, nous autres pauvres femmes ? »

Tête-de-Crin, du reste, ne se formalisa pas de ce procédé, d'autant moins que Sémiramis alla lui chercher à la cuisine des reliefs de viande froide et de pain qu'il dévora sur-le-champ avec une voracité surprenante. Clara commençait à trouver cette visite un peu trop prolongée, quand le sauvage lui-même sembla se souvenir qu'il était temps de rejoindre ses pareils dans les bois. Mais avant de s'éloigner, il s'approcha de Clara et lui adressa un long discours où quelques mots d'anglais étaient noyés dans un déluge de sons barbares. Grâce à ses gestes expressifs, on finit pourtant par deviner qu'il remerciait Clara de sa générosité et qu'il l'invitait à venir visiter sa tribu. Pour la déterminer à ne pas refuser son invitation, il lui décrivait les superbes chasses à l'opossum et aux kangourous qu'il comptait faire en son honneur, les pêches à l'anguille dont il devait lui donner le spectacle ; il énumérait les pâtés de fourmis dont il se proposait de la régaler. Il allait jusqu'à promettre de chercher querelle à une tribu du voisinage et de donner à sa jeune hôtesse le spectacle d'une bataille où il couperait la tête au chef ennemi pour offrir cette tête à Clara.

Mlle Brissot était médiocrement flattée de cette invitation ; en revanche, Sémiramis riait aux éclats.

« Certainement, certainement, disait-elle avec raillerie à Tête-de-Crin, un de ces jours miss Anna mettra sa plus belle crinoline et son beau chapeau à fleurs pour aller rendre visite à toi dans ton camp ; et moi accompagner elle pour porter son ombrelle et son éventail ; et m'habiller avec ma robe rouge et mon foulard jaune, pour faire connaissance avec ta *lubra* et tes petits. »

Le sauvage ne prenait pas en mauvaise part ces paroles ironiques auxquelles il n'entendait absolument rien ; mais Clara dit à la négresse :

« Allons ! Sémiramis, n'humiliez pas ce malheureux... Il voudrait nous honorer à sa manière et ce n'est pas sa faute si sa manière diffère tant de nos usages. Qui sait si, quelque jour, il n'aura pas occasion de me prouver sa reconnaissance par des moyens moins bizarres ? »

Elle remit encore à Tête-de-Crin deux ou trois mouchoirs de couleur pour sa femme et ses enfants ; puis l'Australien chargé de cadeaux, sortit en gambadant.

Clara avait trouvé dans cette visite une distraction salutaire à ses chagrins ; cependant elle était surprise que les cris forcés du sauvage n'eussent pas attiré l'attention de sa mère et de Richard Denison. La conversation continuait dans le parloir de l'arrière-

boutique et le sujet paraissait en être fort intéressant pour les interlocuteurs. Clara acquit bientôt la certitude qu'il n'avait pas moins d'intérêt pour elle, car on l'appela, et laissant le magasin à la garde de Sémiramis, elle s'empressa de se rendre à cet appel.

Mme Brissot avait les yeux rouges de larmes, quoique un sourire s'épanouit sur ses lèvres ; quant à Richard, jamais il n'avait semblé plus calme et plus satisfait. Clara vit tout cela d'un coup d'œil ; cependant ce fut presque en tremblant qu'elle s'assit en face de sa mère.

Celle-ci, avant d'aborder le sujet qui l'occupait sans doute, demanda gaiement :

« D'où venaient ces criaileries que j'entendais tout à l'heure, Clara ? N'aurais-tu pas reçu la visite de quelqu'un de ces naturels qui prennent tout sans payer ? »

Clara exposa en peu de mots comment Tête-de-Crin s'était présenté au store et comment elle l'avait congédié avec divers présents.

« Tu as bien fait, ma fille, répliqua Mme Brissot ; nous ne nous enrichirions guère à un pareil commerce, mais ces pauvres gens sont tant à plaindre ! »

— Il est de bonne politique, dit Richard, de traiter ces noirs avec douceur, de les habituer, autant qu'on le peut, à civilisation... Mais, ajouta-t-il d'un ton différent, miss Clara ne s'inquiète pas des considérations de la politique ; elle se contente de suivre les impulsions de son cœur.

— Oui, oui, elle est bonne, dit Mme Brissot ; et vous aurez là... »

Elle s'arrêta et sourit, puis, prenant un air sérieux qui contrastait avec l'enjouement habituel de sa physionomie, elle poursuivit :

« Je viens d'avoir, ma chère enfant, une explication franche et complète avec M. Denison. Je ne lui ai rien caché ; il connaît maintenant nos malheurs et il a bien voulu m'exprimer sa sympathie pour des chagrins si peu mérités. Il désire donc donner une suite immédiate à certains projets fort honorables pour nous... et que tu soupçonnes peut-être. »

Clara regarda timidement sa mère ; était-il donc possible que Mme Brissot eût dit tout à ce magistrat si sévère sur la morale, si jaloux de l'estime publique ? Rien de plus vrai pourtant ; mais dans la narration, il est un art qui consiste à insister sur certains détails et à glisser légèrement sur d'autres, à préparer certains événements, à leur attribuer un sens et une portée un peu différents de leurs sens et de leur portée naturels. Les femmes surtout excellent dans cet art ; aussi Mme Brissot, sans altérer essentiellement la vérité, avait-elle eu l'adresse de se présenter comme une victime chaste et pure de la destinée ; son mari, en commettant un meurtre, avait cédé à un sentiment de susceptibilité extrême sur le point d'honneur, à une aveugle affection pour une compagne qui avait toujours été digne de lui. Ce récit, fait avec un accent émouvant par une femme encore belle qui pleurait, avait vivement impressionné Richard Denison. Quoique sa profession même eût dû le mettre en garde contre ces précautions de langage, il était jeune, accessible à la pitié, et il avait oublié l'acte principal pour ne songer qu'aux circonstances qui le rendaient excusable.

Clara quelques jours auparavant, eût été bien heureuse d'apprendre ce résultat ; mais en ce moment, plus la réalisation de ses espérances lui semblait prochaine, plus son cœur se serrait, plus ses angoisses devenaient poignantes. Richard lui dit en lui prenant la main :

« Oui, chère miss Clara, votre bonne mère a bien voulu me confier les douloureux événements qui ont déterminé votre famille à quitter la France. Je n'ignore pas qu'il existe dans votre pays natal certains préjugés contre ceux qui ont subi une peine légale ; mais nous autres Anglais, et surtout Anglais des colonies, nous ne partageons pas ces préjugés. Votre père, bien qu'il ait agi peut-être avec trop de précipitation dans une circonstance ancienne déjà, n'a jamais cessé d'être un parfait gentleman. Quant à votre mère, qui a tant souffert et subi de si rudes épreuves, je serais fier d'être son fils. »

— Et moi, monsieur Denison, répliqua Mme Brissot avec attendrissement, je serais pour vous une mère affectueuse et dévouée... Vous êtes le premier ami que nous ayons trouvé dans notre isolement, et Brissot éprouvera, j'en réponds, une joie extrême en apprenant... Mais, s'interrompit-elle, pour que vous deveniez notre fils en réalité, vous devez avant tout obtenir le consentement de Clara... Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ? veux-tu que M. Denison soit uni à nous par des liens plus étroits que par le passé ? Il est inutile de dire que cela maintenant dépend de toi seule. »

Mme Brissot, en parlant ainsi, avait un air dégagé et joyeux, car elle ne se doutait pas, nous le savons, de la réponse favorable de sa fille. Aussi quel fut son étonnement quand Clara, se cachant le visage dans ses mains, se mit à sangloter sans répondre autrement !

Elle resta d'abord interdite à la vue de cette douleur que rien ne justifiait.

« Bon Dieu ! ma fille, qu'as-tu donc ? demanda-t-elle enfin. »

— Miss Clara, reprit à son tour Denison, qui était devenu tout pâle, comment dois-je interpréter ces larmes ? N'avais-je pas quelques raisons d'espérer... »

— Richard, et vous, ma bonne mère, ne m'interrogez pas, balbutia la pauvre enfant, mais ce mariage ne saurait maintenant s'accomplir. »

Denison et Mme Brissot se taisaient, cherchant à se rendre compte d'une détermination si subite et si peu attendue.

« Ceci est inconcevable ! s'écria Mme Brissot ; réfléchis donc, ma fille... que s'est-il passé depuis hier au soir ? si j'ai bonne mémoire, tu montrais alors des dispositions bien différentes ! »

— Je vous le répète, chère maman, ne m'interrogez pas ; hier encore, il est vrai, je voyais avec plaisir les assiduités de M. Denison, et je ne repoussais pas des espérances... Mais depuis il s'est produit un événement... oh ! épargnez moi, car je souffre... je souffre bien ! »

Et Clara se renversa en arrière, à demi évanouie. Pendant que Mme Brissot lui donnait des soins et lui adressait des paroles encourageantes, Richard disait en se frappant le front :

« Ce changement est sans doute l'œuvre de l'aventurier qui s'est arrêté ici hier au soir. J'avais bien sujet de craindre cet homme léger, habitué à se jouer des plus nobles sentiments, à traiter avec frivolité les choses les plus sérieuses, n'aimant et n'estimant que la richesse ! Ce matin, lorsqu'il a voulu étaler de nouveau devant moi ses audacieuses et désolantes théories, je les ai refutées avec l'indignation qu'elles méritaient. Il a voulu se venger de moi, sans doute, et m'atteindre dans ce que j'avais de plus cher au monde ; mais par quel art infernal a-t-il réussi ? quel mensonge, quel odieux moyen a-t-il employé pour changer le cœur de miss Clara ? »

Richard, d'ordinaire si grave et si posé, s'exprimait avec une chaleur, une véhémence, une sensibilité qui prouvaient que chez lui la froideur était seulement une qualité apparente et, pour ainsi dire, de profession.

« Vous avez deviné juste, monsieur Denison, reprit Mme Brissot ; c'est sans doute ce compatriote, auquel nous avons tous fait un accueil si amical, qui a troublé l'esprit de la chère petite. Tout à l'heure, en effet, Sémiramis l'accusait d'avoir fort tourmenté Clara et de l'avoir fait pleurer... Pour Dieu ! ma fille, que s'est-il passé entre toi et le vicomte de Martigny ? Parle avec franchise... tu ne dois rien cacher à ta mère... Oui, oui, ce maudit vicomte est l'auteur de tout le mal ! un chevalier d'industrie peut-être ! Que je suis désolée d'avoir donné une lettre de recommandation à un pareil... Je gagerais qu'il n'est même pas vicomte ! »

Mme Brissot allait vite, comme on le voit, dans sa désaffection. Clara répondit avec vivacité :

« Ne jugez pas trop sévèrement ce jeune homme, chère maman ; j'espère encore qu'il ne mérite pas la mauvaise opinion que vous avez de lui. »

— Elle le défend ! Entendez-vous ? elle le défend ! s'écria Richard avec amertume, ah ! je commence à entrevoir la vérité : ce Français est jeune, de bonne mine ; il s'exprime avec cette gaïeté qu'on prise si fort dans votre pays ; il a un titre, un beau nom (il le

dit du moins) ; sans être riche encore, il possède un diamant d'un prix considérable pour lequel miss Clara s'est tant engouée qu'elle a voulu le garder la nuit dernière, afin de l'admirer à loisir. Les brillantes qualités de M. de Martigny n'ont pas eu de peine à faire oublier un pauvre petit magistrat anglais, bien petit dans son honnête franchise... Oui, la comparaison a sans doute été écrasante pour moi, et miss Clara, avec une ingratitude dont on devait la croire incapable..."

Les larmes lui venaient aux yeux ; il se leva et se mit à se promener dans la salle à grands pas.

— Vous êtes injuste à mon égard, monsieur Denison, dit Clara ; le ciel m'est témoin que vous êtes injuste ! Non je, ne vous ai pas trompé en vous montrant une préférence que vous méritiez si bien ; et si j'étais libre encore de suivre les sentiments de mon cœur...

— Libre ! s'écria Richard ; quoi donc ! n'êtes-vous pas libre ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua la pauvre enfant en s'apercevant qu'elle s'était fourvoyée ; mais des motifs sérieux, sur lesquels il ne m'est malheureusement pas permis de m'expliquer...

— Que signifie tout cela, mademoiselle ? demanda Mme Brissot, chez qui l'impatience commençait à remplacer l'étonnement et la pitié ; dites-nous ces motifs qui n'existaient pas hier au soir, et qui sont devenus si impérieux ce matin ; dites-les, Clara, je vous l'ordonne !

— Je vous en conjure, ma mère, ne me pressez pas davantage. Je ne peux pas, je ne dois pas vous apprendre à quels sentiments j'obéis en ne répondant pas à vos questions... Et vous, monsieur Richard n'insistez plus pour connaître les causes de mon silence.

— Soit, miss Clara, répondit le jeune magistrat avec effort ; je ne veux pas plus longtemps vous mettre à la torture, et j'aime à croire que les motifs dont il s'agit ont toute l'importance que vous leur attribuez... Je joindrai donc mes prières aux vôtres pour que Mme votre mère respecte désormais le secret de votre conscience... Seulement, miss Clara, je vous supplie de me dire si cette détermination est irrévocable, ou bien si plus tard certaines circonstances ayant changé, je serai encore en droit d'espérer...

— Peut-être, répliqua Clara d'un air pensif.

— Que dites-vous ? s'écria Richard dont la belle et noble figure s'épanouit de nouveau, il serait possible que vous revinsiez un jour sur cette décision qui me navre ?

— Je n'ose l'affirmer, mais peut-être ne subirai-je pas longtemps l'inexorable nécessité à laquelle j'obéis.

— Ah ! voilà une parole qui me rend le courage... Eh bien ! miss Clara, quel terme croyez-vous pouvoir assigner à mes incertitudes, à mes angoisses ?

— Que sais-je ? peut-être demain, peut-être ce soir, serai-je redevenue maîtresse de moi-même. Dans tous les cas, d'ici à trois mois, mon sort, quel qu'il soit, sera sûrement décidé... Jusque-là, je vous en conjure encore une fois l'un et l'autre, ne m'imposez pas en me questionnant un douloureux supplice...

— Du moins, miss Clara, me sera-t-il permis de vous voir comme par le passé ? M'interdirez-vous des visites auxquelles j'attache tant de prix ?

— Revenez, monsieur Richard, si tel est votre désir ; et cependant, eu égard à l'incertitude des événements, il serait peut-être plus sage, dans notre intérêt à tous deux... Mais je suis à bout de forces... ayez pitié de moi !

Et la malheureuse fille épuisée par ces émotions successives, perdit connaissance entre les bras de sa mère.

Le lendemain, tout avait repris dans la maison son aspect accoutumé ; seulement Clara était très pâle et ses fraîches couleurs ne reparurent plus. Les jours, les semaines s'écoulèrent sans apporter aucun soulagement à ses peines. On eût dit qu'elle était toujours dans l'attente d'un grand événement ; quand elle travaillait à côté de sa mère, le plus léger bruit la faisait tressaillir ; si un chaland entrainait à l'improviste dans le magasin, elle se levait émue et frémissante. Souvent on la rencontrait dans la maison ou dans le jardin, les

yeux baissés vers la terre, cherchant on ne savait quoi. Mme Brissot après avoir tenté encore inutilement de lui arracher des aveux, observait avec inquiétude toutes ces bizarreries, et Richard Denison, qui venait chaque soir, s'en affligeait d'autant plus qu'il ne pouvait les comprendre.

VI

LES MINES

Nous laisserons la pauvre Clara se consumer tristement à Dorling, et nous accompagnerons le vicomte de Martigny aux placers d'or de B***.

On sait déjà qu'il y avait plus de quarante milles de Dorling aux mines ; mais un pareil trajet n'était qu'un jeu pour l'excellent cheval de Martigny. Aussi le jour était-il encore haut quand le voyageur atteignit sa destination.

Pendant la marche il n'avait pas manqué de distractions, et bien que la route traversât le plus souvent des pays incultes, elle était extraordinairement fréquentée. A chaque instant en rencontrait des troupes de bœufs et de moutons destinés à l'approvisionnement des placers, d'énormes chariots chargés de marchandises. Au milieu de ce tohu-bohu de véhicules et d'animaux, on voyait des voyageurs de tous costumes, de toutes nations, de toutes physionomies, quelquefois joyeux et chantant, plus souvent sombres et silencieux, qui allaient à B*** ou en revenaient. Les compagnons de route n'eussent donc pas manqué à Martigny s'il eût voulu faire un choix dans cette foule hétérogène ; mais son séjour en Californie l'avait mis en garde contre ces liaisons de grand chemin. La société lui paraissait singulièrement suspecte, et en passant auprès de certains groupes, il portait machinalement la main à ses armes, comme s'il eût songé qu'elles pouvaient lui devenir nécessaires.

Toutefois quand il se trouva sur une hauteur qui dominait les mines de B***, il retint la bride de son cheval et se mit à contempler avec curiosité le tableau qui s'offrait à ses regards.

Devant lui s'enfonçait une immense vallée entourée de collines sablonneuses et traversée par un ruisseau dont les eaux, grâce à la saison des pluies qui venait de finir, coulaient en ce moment à pleins bords. Vallée et collines avaient été autrefois couvertes de verdure, ombragées d'arbres magnifiques ; mais, depuis que la peste de l'or s'était déchaînée sur le pays il avait été comme frappé de stérilité. Sauf un bouquet de mimosas qui s'élevaient encore au centre du bassin, on n'apercevait plus sur les montagnes, dans la plaine, au bord du ruisseau, ni un arbre, ni une broussaille, ni même le moindre brin d'herbe. Le sol tourmenté, fouillé, parsemé de trous et de monticules, était d'un jaune d'ocre du plus triste aspect ; et le soleil couchant, qui dardait obliquement ses rayons sur ce paysage nu et désolé, lui donnait l'apparence d'une de ces vastes souffrières dont les émanations répandent au loin les maladies et la mort.

En revanche, le spectacle de l'activité humaine se manifestait de toutes parts avec une étonnante énergie. Une ville s'élevait du milieu de ces bouleversements, si l'on peut toutefois donner le nom de ville à un assemblage confus de tentes, de huttes en bois, de hangars, au milieu desquels commençaient seulement à se montrer quelques bâtiments de pierre en construction. Cependant, parmi ces habitations temporaires des chercheurs d'or, se dressaient déjà quelques usines à vapeur dont les hautes cheminées vomissaient nuit et jour de la fumée et des flammes. Sauf des bandes étroites, réservées aux voies publiques, le terrain tout entier autour des habitations était couvert de travailleurs. Dans le voisinage du ruisseau surtout, la foule était prodigieuse : on eût dit d'une fourmilière humaine. Tout ce monde s'agitait de mille manières différentes ; tandis que les uns, à demi nus, étaient plongés dans l'eau, leurs écuelles à la main, d'autres secouaient la terre dans leur *cradle* ou berceau, d'autres enfin piochaient le sol avec ardeur. On entendait des cris étranges, des chants sauvages. Le brouhaha confus qui s'élevait de cette prodigieuse

agglomération d'hommes, se mêlant au bruit des machines, au sifflement de la vapeur, au grincement des scies, était assourdissant même à distance.

Néanmoins le vicomte de Martigny avait vu trop souvent en Californie des scènes de cette nature pour s'en étonner beaucoup. Une seule chose le frappa : l'ordre et la police qui semblaient régner déjà dans les mines australiennes, quoique alors elles ne fussent pas sagement administrées comme aujourd'hui, et qu'elles dussent encore passer par de violentes crises avant d'arriver à leur état actuel. Il y remarquait une tranquillité relative qui contrastait avec les scènes tumultueuses et sanglantes dont il avait été témoin sur les bords du Sacramento. Cette tranquillité n'allait pas pourtant jusqu'à permettre de négliger certaines précautions, et le nouveau venu sentait que le courage et la vigilance lui seraient encore bien nécessaires dans cette laide patrie des *nuggets* et de la poudre d'or.

Mais cette réflexion ne refroidit nullement l'ardeur de Martigny, et, après avoir satisfait sa curiosité, il se remit en marche vers la ville.

Le chemin ne tarda pas à se partager en plusieurs embranchements. Le vicomte, désirant se faire indiquer celui qui conduisait le plus directement à la demeure de Brissot, eut l'idée de se renseigner auprès de quelques mineurs qui travaillaient dans un claim isolé au bord de la route principale.

Ce claim placé sur la limite du territoire aurifère, était évidemment un des plus pauvres et un de ceux dont l'exploitation était le plus pénible. Comme il se trouvait fort loin du ruisseau, ses propriétaires étaient obligés d'aller chercher dans un tonneau, qu'ils traînaient à bras, l'eau nécessaire au lavage de la terre. Ils étaient trois, vêtus d'habillements en lambeaux ; leurs physionomies trahissaient à la fois les privations, la souffrance et des passions brutales. Leur outillage semblait aussi misérable que leur personne ; outre le tonneau dont nous avons parlé et qu'ils devaient traîner quatre à cinq fois par jour jusqu'à la rivière, sur un sol argileux et défoncé, ils possédaient deux pioches et quelques sébiles de bois ; c'était tout. En revanche, ils portaient à la ceinture, à côté de la bourse de peau qui contenait leur avoir en poudre d'or, de longs couteaux parfaitement affilés et brillant d'un éclat sinistre. Sur le bord d'un trou profond, où piochait l'un de ces mineurs, on voyait un gobelet d'étain et une bouteille contenant sans doute une boisson spiritueuse destinée à reconforter de temps à autre les travailleurs fatigués.

Martigny s'était arrêté et observait ces gens avec défiance. Aux vêtements délabrés dont ils étaient couverts, il avait reconnu des Mexicains, la race la plus turbulente et la plus féroce que l'on rencontrât aux placers ; mais, peu timide par caractère, il dit en employant la langue espagnole dont il avait appris quelques bribes dans ses longues pérégrinations :

— Salut, senores ; quelqu'un de vous pourrait-il m'indiquer la demeure du Français, M. Brissot ?

Aussitôt les mineurs cessèrent de travailler, trois figures hâves et basanées, encadrées de barbes noires, qui depuis six mois n'avaient été touchées par les ciseaux, se tournèrent vers le voyageur, tandis que trois paires d'yeux étincelants lui jetaient des regards empreints d'une curiosité farouche. Martigny ne sourcilla pas et attendit tranquillement la réponse à sa question. Enfin un des chercheurs d'or, grand gaillard, maigre, jaune, tout déhanché, dont la physionomie était particulièrement repoussante, répliqua d'une voix éraillée par l'abus des liqueurs fortes :

— Hum ! un nouveau venu, je crois... que le diable l'emporte !... Comme s'il n'y avait pas déjà trop de monde sur ces placers maudits !... Qui êtes-vous, *hombre* ? demanda-t-il à son tour ; un marchand ou un travailleur ?

Martigny n'ignorait pas qu'il existait alors aux mines une haine violente entre les chercheurs d'or proprement dits et les marchands auxquels on était obligé de recourir pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Les mineurs se plaignaient de l'insatiable avidité des marchands qui, en augmentant sans relâche le prix des objets de consommation, leur enle-

vaient tout le fruit de leur pénible travail ; les marchands de leur côté, alléguant les risques et les incertitudes de leur commerce, ne voulaient rien céder de leurs prétentions. Cet antagonisme s'était manifesté déjà par des luttes terribles que la force publique se trouvait souvent impuissante à prévenir.

Le vicomte n'avait aucun motif de cacher la vérité, aussi répondit-il résolûment :

« Je suis travailleur comme vous, señor ; je viens à B*** pour tenter la chance, et Dieu veuille me la donner bonne !

—S'il vous la donnait bonne, répliqua le sombre mineur, vous seriez plus heureux que nous, car l'enfer me confonde... »

Il prononça encore quelques mots inintelligibles, puis il s'interrompit ; saisissant le gobelet d'étain et la bouteille déposés sur le bord du trou, il se versa une rasade d'une liqueur incolore, mais d'une odeur forte et la vida prestement. Aussitôt ses deux compagnons, jaloux sans doute de prouver leurs droits d'égalité parfaite, s'emparèrent de la bouteille et absorbèrent leur ration avec la même célérité. Pendant qu'ils se livraient à ces libations, sans s'inquiéter davantage de Martigny, celui-ci prit à l'arçon de sa selle une petite gourde et, la portant à ses lèvres, il dit avec gaieté :

« A votre santé, señores !... Vous buvez du whiskey, je vous ferai raison avec de l'eau-de-vie de France.

Les Mexicains se regardèrent obliquement, comme si cette plaisanterie n'eût pas été à leur convenance ; néanmoins ils se turent et se disposaient à se remettre au travail, quand le voyageur après avoir avalé pour la forme quelques gouttes du contenu de sa gourde, reprit avec tranquillité :

« Vous n'avez pas répondu à ma question, señores, et j'attendais mieux de votre politesse. »

Le Mexicain qui avait parlé déjà et qui semblait être le chef du claim, sourit d'une manière sinistre.

« Puisse Notre-Dame refuser d'intercéder pour moi à ma dernière heure, grommela-t-il, si tous ces Français ne sont pas fous ! Mais ajouta-t-il d'un ton plus calme, ne m'avez-vous pas demandé la demeure du marchand Brissot, le plus dur, le plus avare, le plus impitoyable de tous les scélérats qui se sont abattus sur les placers pour la désolation des pauvres mineurs ?

—Je ne sais s'il est tout ce que vous dites, mais je vous ai demandé en effet où il demeure.

—Et quel motif avez-vous, jeune homme, de vous adresser à ce fripon ? Rien que pour vous vendre les outils dont vous avez besoin, il vous ruinera.

—Me ruiner ! répliqua Martigny en plaisantant ; je peux bien l'en défier à cette heure ! Aussi je me risque... où loge-t-il ?

—Allons ! dit le mineur d'un ton impatient, on ne peut empêcher un homme d'aller au diable quand il en a la volonté. Poursuivez donc votre route, ajouta-t-il en étendant le bras vers la ville ; et quand vous arriverez au camp (cette enceinte fortifiée que vous voyez là-bas), vous prendrez à gauche... D'ailleurs, tout le monde vous indiquera ce store maudit où tant de malheureux oiseaux ont laissé leurs plumes !

—Il suffit... Merci, señor.

Le vicomte toucha son chapeau, et, peu soucieux de prolonger l'entretien, il allait s'éloigner ; son interlocuteur le rappela.

« Un moment encore, reprit-il. Quand vous verrez ce... Brissot, dites-lui de ma part que, s'il continue à pressurer les pauvres gens qui ont besoin par hasard d'un outil, d'un vêtement ou d'un morceau de *tusajo*, il lui en cuira avant que nous soyons les uns et les autres beaucoup plus vieux... On a des *machetes* (cou-teaux) et on sait s'en servir.

—Je ne manquerai pas de lui transmettre ce gracieux message, » répliqua Martigny toujours railleur.

Il salua de nouveau et partit au grand trot, tandis que les Mexicains avaient l'air de se demander si l'honneur n'exigeait pas qu'ils se missent à sa poursuite pour lui enfoncer leur *machetes* dans la poitrine.

Cet échantillon des habitants des placers n'étonnait ni n'effrayait Martigny ; et à mesure qu'il avançait, il remarquait parmi les travailleurs des types non moins bizarres, sinon moins redoutables. Là, c'étaient

des Chinois au teint jaune, aux yeux bridés, à la queue traînant jusqu'à terre ; plus loin, des noirs de toutes les nuances : des Malais à la peau cuivrée, des Nouveaux-Zélandais couverts de tatouages ; puis des Anglais, des Allemands, des Français, des Américains ; toutes les nations de l'univers réunies comme pour construire une nouvelle Babel, et dont la réunion n'avait encore abouti qu'à la confusion des langues. Mais tout ce monde était absorbé par l'œuvre commune, la recherche de l'or, et le voyageur pouvait passer sans que l'on daignât remarquer sa présence.

Du reste, il n'avait plus besoin de prendre de renseignements. Il rencontrait à chaque pas des affiches et des inscriptions colossales, posées soit contre des troncs d'arbres étêtés, soit contre les cabarets borgnes qui formaient plus de la moitié des habitations ; or, parmi ces enseignes multipliées jusqu'à la profusion, il en était une qui portait en caractères gigantesques et en cinq ou six langues différentes :

BRISSET (DE PARIS).

Marchandises en tous genres et de tous pays.

Au-dessous de ces inscriptions polyglottes, un pin-ceau peu exercé avait représenté, tantôt une flèche dont la pointe était tournée vers le centre de la ville, tantôt une main, et Martigny continuait son chemin sans autre embarras que de regarder par intervalles les complaisants écriteaux.

Il parvint bientôt à une espèce de square, où toute méprise était plus difficile encore. Une vaste baraque en bois, couverte de toile goudronnée et surmontée de banderoles flottantes, attirait d'abord l'attention, et au-dessus de la porte principale, une toile blanche répétait, en caractère de six pieds de haut l'inscription lue tant de fois par le voyageur. Il était donc arrivé.

Il alla mettre pied à terre devant l'entrée ; puis, attachant son cheval à une barre de bois destinée sans doute à cet usage, il pénétra dans l'intérieur du bâtiment.

C'était un store encore, mais plus considérable que celui de Dorling-station, et surtout encombré d'une plus grande variété de marchandises. On y trouvait toute espèce de meubles, d'outils, de provisions : des confitures et du tabac, des paletots et du vin de Champagne, des brouettes de mineurs et des chapeaux de femme en satin rose. Tout cela était groupé dans une longue galerie, assez mal éclairée, dont l'œil avait peine à sonder la profondeur. Trois ou quatre commis qui, nous devons le dire, n'avaient pas l'air polis et la mine avenante, couraient çà et là pour servir les acheteurs qui, de leur côté, ressemblaient fort à des bandits. Près de la porte se tenait un grand diable de mulâtre d'une force herculéenne et revêtu d'une espèce de livrée ; il paraissait chargé d'exercer une surveillance rigoureuse dans l'intérieur du store. Il laissait volontiers entrer, mais il ne permettait plus de sortir à moins qu'on ne lui montrât un petit papier bleu signé du patron lui-même et portant l'énumération des objets vendus. A défaut de ce passe-port, le cerbère refusait obstinément de livrer passage. Du reste, de pareilles précautions, on le comprend, étaient presque indispensables dans un établissement fréquenté par des gens dangereux, et où l'on avait également à craindre la ruse et la violence.

Martigny demeura immobile quelques instants au milieu de la galerie, sans qu'on lui adressât la parole. Enfin, un des employés vint à lui et demanda en anglais, d'un ton maussade, ce qu'il souhaitait. Le vicomte exprima le désir de parler à M. Brissot en personne, et le commis lui ayant désigné un personnage assis isolément sur une estrade, dans la partie la plus apparente du store, lui tourna le dos pour courir au-devant d'une troupe d'acheteurs qui venaient d'entrer. Tout en se dirigeant vers le patron, Martigny se mit à l'examiner avec intérêt.

Brissot avait alors bien près de cinquante ans ; son crâne était chauve et ses cheveux blanchissaient déjà sur les tempes. Son extérieur n'annonçait pas un homme qui avait été capable de commettre un meurtre dans un accès de jalousie. Il était de constitution frêle et paraissait plus timide qu'emporté. Cependant

ses petits yeux verdâtres ne manquaient pas d'éclat, et ils exprimaient une défiance qui ne se mettait pas en peine de se cacher. Il était vêtu avec élégance ; son paletot et son pantalon de l'étoffe la plus nouvelle, avaient été évidemment coupés par un bon tailleur de Paris ou de Londres ; il portait des bottines vernies et une chaîne d'or serpentait sur son gilet de soie, tandis que ses mains étaient chargées de bagues. Malgré ce luxe, Martigny put s'assurer que le négociant avait pris certaines précautions contre une attaque subite. Son bureau posé, comme nous l'avons dit, sur son estrade, d'où l'on pouvait voir toute l'étendue des magasins, était entouré d'une solide barrière et en bois et en fer, qui tenait le public à distance. De plus M. Brissot ne remettait aux acheteurs les petits papiers bleus, qui les autorisaient à emporter les marchandises vendues, qu'à travers un étroit guichet et après entier paiement.

Comme Martigny s'approchait avec assurance de la barrière, le patron effrayé de l'audace de cet inconnu, demanda brusquement en anglais :

« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Adressez-vous aux employés. »

Le vicomte sourit et répondit en français :

« Quoi donc, monsieur, ne permettez-vous pas à un compatriote de vous adresser ses compliments, et de vous remettre une lettre de Mme Brissot, que j'ai eu l'honneur de voir ce matin même à Dorling ? »

En entendant parler sa langue natale, le négociant jeta sur Martigny un regard pénétrant, comme s'il eût voulu deviner jusqu'à quel point le nouveau venu était instruit de son passé. Martigny soutint cet examen sans sourcilier ; Brissot, un peu rassuré, tendit la main par-dessus la barrière pour prendre la lettre qu'on lui présentait, l'ouvrit et se mit à lire rapidement.

Une sorte de mécontentement se trahit d'abord sur son visage pendant cette lecture, si bien que le vicomte ne put s'empêcher de dire à part :

« Hum ! cette coquette de Mme Brissot, aurait-elle parlé de moi en termes trop avantageux à son mari jaloux ? »

Toutefois, cette appréhension ne tarda pas à se dissiper ; car la physionomie du négociant s'éclaircit insensiblement, et un léger sourire finit par s'épanouir sur ses lèvres.

« Je gagerais, pensa encore Martigny, que la frivole créature a parlé de mon diamant de douze mille dollars ? »

Quoi qu'il en fût de ces suppositions, Brissot replia le papier et allait sans doute adresser la parole au vicomte, mais il en fut empêché. Les acheteurs et les commis se pressaient autour de son bureau fortifié ; il s'agissait de recevoir le prix des marchandises vendues et de signer les fameux petits papiers bleus qui devaient leur servir de laissez-passer. Le négociant s'acquitta de ses fonctions avec une impassibilité étudiée ; et tout en pesant dans de petites balances la poudre d'or qui, la plupart du temps, servait de monnaie courante aux placers, il disait en anglais à son principal commis :

« Je viens de recevoir avis, monsieur don Fernandez, que les marchandises attendues nous seront expédiées demain soir de Dorling. Vous vous arrangerez pour les caser le mieux possible. »

Comme on le voit, l'épouse du négociant, lorsqu'elle avait écrit sa lettre de recommandation, avait fait ce qu'on appelle « d'une pierre deux coups. » En recevant cet avis du patron, don Fernandez, jeune Espagnol au teint olivâtre, au cou tors, à l'œil oblique et faux, s'inclina avec un respect touchant à la servilité.

Quand les autres acheteurs furent partis et quand les employés se furent retirés à une distance respectueuse, Brissot parut songer de nouveau à Martigny.

« Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il avec politesse, mais, vous savez, les affaires avant tout... Enfin me voilà prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi, comme le désire ma chère et bien-aimée femme... Un mot seulement : nous auriez-vous connus lorsque nous habitions Paris ? »

ELIE BERTHET

(A suivre)